

F. A. N. Pessoa.

---



LA  
PHILOSOPHIE  
POSITIVE







LA  
**PHILOSOPHIE**  
POSITIVE

PAR

ÉMILE CORRA



SE VEND CHEZ

ÉDOUARD PELLETAN, ÉDITEUR

125, Boulevard Saint-Germain, 125

ET A LA

SOCIÉTÉ POSITIVISTE

10, Rue Monsieur-le-Prince, 10

1904



*PREMIÈRE PARTIE*

---

NECESSITÉ ET PRINCIPAUX CARACTÈRES

DE LA

PHILOSOPHIE POSITIVE







## CHAPITRE I<sup>er</sup>

---

### Loi générale des progrès de l'esprit humain.

Dans tous les temps, dans tous les lieux, l'homme a, naturellement, éprouvé le besoin de se faire une opinion : sur le milieu cosmique et biologique au sein duquel il est plongé ; sur la nature de ses semblables, avec lesquels sa sociabilité instinctive le met constamment en contact ; sur les usages, les mœurs, les lois, propres au clan, à la tribu, au groupe ethnique, à la société, dont il fait partie, ou avec lesquels il est en rapports, pacifiques ou guerriers.

Ce système général d'opinions, relatives au

monde, à l'homme et à la société, constitue la philosophie proprement dite, ou, plus exactement, la croyance de l'homme ; cette croyance s'est modifiée profondément dans le cours des âges, sous l'influence de l'évolution que l'esprit humain et la société ont simultanément subie, car le milieu extérieur n'a pas éprouvé, depuis l'apparition de notre espèce sur la terre, de transformations spontanées assez importantes pour expliquer nos manières successives de le comprendre et de nous comporter envers lui.

Les métamorphoses de notre pensée se sont effectuées, sous l'impulsion : des nécessités de la vie pratique, à laquelle l'homme ne peut se soustraire sans succomber ; de l'expérience séculaire qu'elle a produite ; des méditations incessantes qu'elle a suscitées.

Primitivement dépourvu de toute observation antérieure, de toute expérience, de toute théorie, de tout conseil et de tout instituteur, l'homme s'est conduit comme il se conduit toujours en face des phénomènes nouveaux pour lui : il a fait l'hypothèse la plus simple en rapport avec les renseignements qu'il possédait déjà. Or, il ne possédait de renseignements que sur sa propre nature, attendu que, suivant la judicieuse remarque faite par d'Alembert, dans le *Discours sur l'Encyclopédie*, « comme les hommes sentent avant que de penser, ils doivent, par la même raison, juger ce qu'ils sentent avant de juger ce qu'ils pensent ». L'homme a donc, d'abord,



très logiquement, tout assimilé à lui-même et considéré que tous les êtres, organisés ou non, qui existent autour de lui, étaient animés comme lui de caprices et de volontés arbitraires, et qu'ils n'obéissaient qu'à des impulsions personnelles.

Puis l'observation et l'expérience journalière ont graduellement altéré cette croyance initiale; l'homme a reconnu que les événements, dont il subissait les effets, ne résultaient pas de volontés résidant dans les êtres eux-mêmes; mais, incapable encore de comprendre la véritable nature de ces événements, il les a regardés comme tributaires de volontés toujours analogues à la sienne, situées hors de ces êtres, dans des résidences mystérieuses et indéterminées. Aux Fétiches, il a substitué les Dieux.

Plus tard encore, par suite de l'accumulation croissante de connaissances plus exactes et de méditations plus éclairées, il s'est convaincu que le monde, l'homme et la société, n'étaient gouvernés ni par des Fétiches, ni par une polyarchie ou une oligarchie de Dieux, et, toujours imparfaitement, quoique plus complètement renseigné, il a substitué aux Dieux multiples un Dieu unique, ne différant des précédents que par sa solitude et son omnipotence absolue.

Enfin, cette dernière croyance elle-même n'a pu résister aux progrès de la raison, provoqués par l'observation et l'expérience; l'homme a vu les choses telles qu'elles sont; il a reconnu qu'elles sont assujetties à des lois naturelles, immuables,

indépendantes de tout arbitraire divin ou humain, et que la sagesse lui commande de se soumettre à leur empire.

Cette dernière croyance, qui n'a pu se dégager de la confusion primitive qu'à la suite d'une très longue préparation, résulte de la connaissance approfondie, scientifique et inébranlable, que nous avons maintenant, du monde, de l'homme et de la société, et que nous devons aux mathématiques, à l'astronomie, à la physique, à la chimie, à la biologie, à la sociologie et à la morale positive ; elle constitue le dernier terme de l'évolution de l'esprit humain, dont Auguste Comte a promulgué la loi, devenue fameuse sous le nom de loi des trois états, dans la formule suivante qui résume implicitement : la marche générale de la philosophie ; l'ordre de succession de nos connaissances ; la hiérarchie naturelle des diverses parties de ces dernières :

*« Chaque entendement présente la succession de trois états : fictif, abstrait et positif, envers les conceptions quelconques, avec une vitesse proportionnée à la généralité des phénomènes correspondants. »*

Antérieurement à Auguste Comte, cette loi avait, à vrai dire, été pressentie par Turgot, dans le passage ci-dessous de l'un des beaux discours qu'il a consacrés, en Sorbonne, à l'appréciation des progrès de l'esprit humain :

« Avant de connaître la liaison des effets physiques entre eux, il n'y eut rien de plus naturel que de



supposer qu'ils étaient produits par des êtres intelligents, invisibles, et semblables à nous. Car à quoi auraient-ils ressemblé ? Tout ce qui arrivait, sans que les hommes y eussent part, eut son Dieu. Quand les philosophes eurent reconnu l'absurdité de ces fables, sans avoir acquis néanmoins de vraies lumières sur l'histoire naturelle, ils imaginèrent d'expliquer les causes des phénomènes par des expressions abstraites, comme *essences* et *facultés*, expressions qui, cependant, n'expliquaient rien et dont on raisonnait comme si elles eussent été des êtres, de nouvelles divinités, substituées aux anciennes. Ce ne fut que bien tard, en observant l'action mécanique que les corps ont les uns sur les autres, qu'on tira de cette mécanique d'autres hypothèses que les mathématiques purent développer et l'expérience vérifier ».

Mais cette vue de Turgot n'était qu'un éclair de génie qui serait probablement demeuré sans efficacité, comme toutes les affirmations dépourvues de preuves, parce qu'elle ne pouvait être assimilée à une démonstration rigoureuse, propre à rendre irréfutable la loi naturelle de l'évolution de toutes nos connaissances ; cette démonstration a été faite magistralement par Auguste Comte, dans les six volumes de son *Cours de philosophie positive*, publiés de 1829 à 1842, après deux expositions orales successives.

Ce sont les idées culminantes de cet ouvrage immortel que je me propose de résumer dans cette brochure, où le lecteur trouvera l'esquisse, au



moins, des traits les plus saillants et les plus caractéristiques de la seule philosophie que les hommes éclairés puissent maintenant accepter.



## CHAPITRE II

---

**La Philosophie positive est indispensable et inévitable.**

La Philosophie, ou système général des conceptions humaines, besoin spontané et permanent de notre intelligence, ne peut être que positive.

En effet, durant la longue suite de siècles qui sépare l'Humanité moderne de sa première enfance, la théologie et la métaphysique, d'abord maitresses, pour les raisons que nous venons de rappeler, n'ont cessé de décliner, tandis que l'esprit positif a progressé, graduellement, irrésistiblement, pour aboutir, de nos jours, à son complet épanouissement.

Il suffit de jeter un regard d'ensemble sur l'histoire de la civilisation pour constater : que la théologie est atteinte d'une caducité croissante et incurable ; que la métaphysique, qui se borne à remplacer Dieu par la nature, la grâce par la conscience, la foi

par le libre examen, et le droit divin par le droit populaire, n'est qu'une doctrine de démolition, impuissante à édifier ; tandis qu'au contraire, la philosophie, qui est issue des sciences, a constamment affirmé, d'âge en âge, par des résultats, dont l'accumulation est devenue colossale, sa vigueur et ses bienfaits.

D'autre part, cette philosophie n'est pas, comme ses devancières, le fruit de l'imagination pure, de la fantaisie, de l'arbitraire ; elle ne peut ni s'affaiblir ni succomber comme elles, parce qu'elle est la méthode éternelle de tous les grands penseurs qui ont affranchi l'homme de l'ignorance, le patrimoine fidèlement conservé et continuellement enrichi, de toutes les générations et de tous les peuples, la source obligatoire et permanente de nos connaissances les plus indispensables ; son avenir est garanti par ses progrès incessants dans le passé, par sa supériorité, par sa nécessité et par son inaltérable jeunesse.

Au fond, la théologie, la métaphysique, dont les principes sont invérifiables, n'ont jamais rien découvert ; elles ont simplement servi de stimulant à l'activité mentale, qui, faute d'observations suffisantes, ne pouvait jadis s'appuyer sur d'autres théories ; elles n'ont, de la sorte, fourni que des explications vagues et vaines, d'une utilité transitoire, car il est maintenant indéniable que les divinités et les entités, qu'elles invoquaient comme causes des phénomènes, sont également chimériques et inutiles pour l'intelligence de ceux-ci.



Toutes nos connaissances réelles proviennent de l'esprit positif et leur essor définitif correspond précisément à l'abandon formel des philosophies théologique et métaphysique, au temps où l'on a observé le monde, au lieu de l'inventer.

L'origine de la philosophie positive n'est, d'ailleurs, pas moins ancienne que celle des précédentes, puisqu'elle résulte de l'exercice spontané de nos sens et de nos facultés intellectuelles ; toutefois, ses premiers matériaux sont principalement dus à l'activité pratique et à l'expérience qui en est résultée ; c'est pourquoi elle ne put commencer à se constituer que quand l'observation prolongée eût fourni à l'homme, sous ce rapport, un nombre et une variété convenables d'éléments.

Avec plus de précision, on peut dire que la Philosophie positive a pris son essor avec les précieux travaux préparatoires des prêtres Égyptiens et Chaldéens et que les bases fondamentales de tout son édifice ont été posées : par Thalès, au VII<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ ; par Pythagore, au VI<sup>e</sup> siècle ; par Hippocrate, au V<sup>e</sup> siècle ; par Aristote, au IV<sup>e</sup> siècle ; par Archimède, au III<sup>e</sup> siècle ; par Hipparque, au II<sup>e</sup> siècle, avant Jésus-Christ ; enfin, par l'école d'Alexandrie qui a rassemblé, coordonné et mis en œuvre, pendant les derniers siècles de l'antiquité, les impérissables matériaux dus au génie de tous ces illustres protagonistes de l'émancipation mentale de notre espèce.

Les Arabes, héritiers directs de ce premier capital



scientifique, l'ont transporté dans leurs conquêtes, et la brillante université de Cordoue qu'ils avaient fondée l'a introduit, en Occident, au Moyen-âge ; il est resté à peu près improductif jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle de notre ère ; mais alors la philosophie qu'il contenait en germe a pris une allure indépendante et irrésistible sous l'impulsion combinée :

1<sup>o</sup> Des préceptes de Bacon qui proclamait qu'il n'y a de connaissances réelles que celles qui reposent sur des faits observés, et que le savoir humain est comme une pyramide dont les fondements et la large base sont représentés par les connaissances positives, tandis que son sommet, occupé par la théologie et la métaphysique, se perd dans le brouillard des nues ;

2<sup>o</sup> Des découvertes mécaniques et astronomiques de Galilée ;

3<sup>o</sup> Des règles mentales formulées par Descartes dans son *Discours sur la méthode* (1).

Depuis cette époque, qui est incontestablement le point de départ d'une ère philosophique nouvelle, le mouvement d'ascension de la philosophie positive s'est accompli avec une rapidité de plus en plus accentuée, grâce au concours d'une incompa-

(1) On peut consulter, relativement à l'évolution de la Philosophie positive, l'*Extrait du cours de Philosophie positive à l'usage des candidats au baccalauréat*, leçon 1, pp. 14 et suivantes (Delagrave, édit.). Cet ouvrage est précédé d'un exposé sommaire de la vie et de l'œuvre du fondateur du Positivisme.

nable suite de grands hommes, qui ont provoqué l'avènement triomphal de la mécanique, de l'astronomie, de la physique, de la biologie, de la sociologie et de la morale positive ; les noms de ces libérateurs de la pensée philosophique ont été rassemblés par Auguste Comte dans le calendrier qu'il a élaboré pour la glorification de tous les grands serviteurs de l'Humanité, dans le mois consacré à la philosophie moderne, sous la présidence de Descartes, et dans le mois consacré à la Science moderne, sous la présidence de Bichat (1).

Il ne manque à cette partie du livre d'or de l'Humanité, écrit par Auguste Comte, que le nom d'Auguste Comte lui-même, qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, a complété la philosophie positive, en fondant la sociologie et la morale positive, en montrant la solidarité des sciences antérieures et en les réunissant toutes en un seul corps de doctrines.

Cette opération capitale a chassé la Philosophie théologico-métaphysique de ses derniers retranchements, car elle a mis la Philosophie positive en

(1) Le même calendrier peut être consulté pour la connaissance des grands hommes qui ont contribué, dans l'Antiquité, à l'évolution philosophique, en compagnie de ceux dont les noms ont été rappelés plus haut ; car deux autres mois sont consacrés à la Philosophie ancienne et à la Science ancienne : l'un, sous la présidence d'Aristote, l'autre, sous celle d'Archimède.

Une édition spéciale de ce calendrier est en vente au siège de la Société positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince, au prix de 0 fr. 20.



possession de tous les domaines dans lesquels les investigations de notre pensée peuvent s'opérer. Or, cette philosophie est incompatible avec toutes les opinions théologiques ou métaphysiques quelles qu'elles soient ; elle les élimine irrévocablement.

Cette incompatibilité finale de la Philosophie positive et de ses avant-coureuses, devenues ses antagonistes, dérive, selon la remarque profonde d'Auguste Comte :

De l'immutabilité des lois naturelles découvertes par l'esprit positif ;

De la prévision rationnelle des phénomènes ;

De la modification que nous pouvons faire subir à l'intensité de ces phénomènes ;

Enfin de l'imperfection radicale de l'ordre réel, presque toujours inférieur en sagesse à l'économie artificielle établie par l'intervention humaine dans son domaine borné (1).

Chacune de ces conditions est, en effet, exclusive de toute influence théologique, et, comme le proclamait déjà Auguste Comte, en 1851, « les divers esclaves de Dieu, catholiques, protestants ou déistes, sont maintenant à la fois arriérés et perturbateurs » (2) ; ils ne peuvent plus jouer utilement aucun rôle historique.

En résumé, l'esprit humain se trouve désormais en face de la situation que voici :

(1) *Discours sur l'esprit positif* : Édition du centenaire d'Auguste Comte, pages 50 et suivantes.

(2) *Catéchisme positiviste*, page 5.



La théologie est bannie de tous les domaines accessibles à l'observation ; elle a perdu tout empire sur la philosophie et elle n'en reconquerra certainement aucun. L'influence sociale et morale qu'elle exerce encore est due aux habitudes et à l'apathie du vulgaire, bien plus qu'à des convictions véritables, et l'absence, ou plutôt le défaut momentané d'adoption de tout système d'organisation et d'éducation propre à la suppléer, l'empêchent, seuls, de s'anéantir complètement.

D'autre part, l'esprit positif agit par substitution encore plus que par élimination ; les sciences et leurs applications pratiques ont imposé de nouvelles doctrines à l'intelligence humaine et une nouvelle direction à notre activité ; mais leur prépondérance est plutôt subie que comprise ; ce sont des instruments dont la généralité des hommes se servent, sans en apprécier convenablement l'importance, la supériorité et la précision, faute d'une philosophie et d'un enseignement appropriés.

Dans une pareille situation, le devoir de l'esprit scientifique est, comme toujours, de ne rien créer artificiellement et de se borner à dégager, de l'observation des phénomènes spontanés, les conclusions qu'elle comporte, c'est-à-dire, d'un côté, l'élimination irrévocable de la théologie, de l'autre, la constitution définitive d'une philosophie scientifique.

Cette philosophie est indispensable, car les nécessités pratiques nous dominent perpétuellement, et, en raison des conditions dans lesquelles la fatalité

nous place, notre action sur le monde, l'homme et la société, ne peut jamais être suspendue. Or, cette action, inspirée par nos besoins, est dirigée par nos croyances et les anciennes croyances ne nous sont plus d'aucun secours. Une nouvelle boussole est nécessaire à l'Humanité et la Philosophie scientifique la lui fournit.

Nous pouvons donc déclarer hardiment que la philosophie positive est autant indispensable qu'inévitable et que ses résultats antérieurs, sa supériorité pratique, la prédilection qu'elle inspire à l'esprit humain, lui assurent, désormais et pour toujours, la direction de notre évolution mentale.

On comprendra mieux encore la légitimité de cette affirmation résolue quand nous aurons exposé cette philosophie ; mais il importe, auparavant, de déterminer ses caractères essentiels et de montrer combien, à cet égard, elle se distingue déjà, profondément, des précédentes.





## CHAPITRE III

---

### Caractères généraux de la Philosophie Positive.

Dans tous les domaines, la philosophie positive détermine l'avenir et le présent d'après l'expérience et l'observation du passé.

C'est en suivant la même voie que nos prédécesseurs ont suivie, pour s'émanciper de la théologie et de la métaphysique et s'élever à la notion positive du monde, de l'homme et de la société, que nous atteindrons le même but, avec d'autant plus de certitude et de rapidité que les obstacles intellectuels et sociaux ont considérablement diminué.

Les caractères fondamentaux de la philosophie positive n'ont donc, eux-mêmes, rien d'arbitraire ; ils découlent aussi de l'observation et de l'expérience et doivent être recherchés dans les applications et les résultats, acquis déjà, de cette philosophie ; ils ne doivent être que la consécration des moyens à l'aide desquels les sciences positives se sont constituées.

Or, ces sciences ont été fondées par l'esprit positif, dont la préoccupation dominante est de prendre partout la réalité pour base de toutes ses conceptions.



Le premier caractère de la philosophie positive est donc de *voir les choses telles qu'elles sont et de subordonner toujours l'imagination à l'observation.*

« La logique spéculative qui, antérieurement, a consisté, dit Auguste Comte, à raisonner, d'une manière plus ou moins subtile, d'après des principes confus, qui, ne comportant aucune preuve suffisante, suscitaient toujours des débats sans issue, reconnaît désormais comme règle fondamentale que toute proposition qui n'est pas strictement réductible à la simple énonciation d'un fait, ou particulier ou général, ne peut nous offrir aucun sens réel et intelligible. Les principes qu'elle emploie ne sont plus eux-mêmes que de véritables faits, seulement plus généraux et plus abstraits que ceux dont ils doivent former le lien. Quel que soit d'ailleurs le mode, rationnel ou expérimental, de procéder à leur découverte, c'est toujours de leur conformité, directe ou indirecte, avec les phénomènes observés que résulte leur efficacité scientifique.

« La pure imagination perd alors irrévocablement son antique suprématie mentale et se subordonne nécessairement à l'observation, de manière à constituer un état logique pleinement normal, sans cesser néanmoins d'exercer dans les spéculations positives un office aussi capital qu'inépuisable, pour créer ou perfectionner les moyens de liaison, soit définitive, soit provisoire.

« En un mot, la révolution fondamentale qui

caractérise la virilité de notre intelligence consiste essentiellement à substituer partout, à l'inaccessible détermination des causes proprement dites, la simple recherche des lois, c'est-à-dire des relations constantes qui existent entre les phénomènes observés. Qu'il s'agisse des moindres ou des plus sublimes effets, de choc et de pesanteur, comme de pensée et de moralité, nous n'y pouvons vraiment connaître que les diverses liaisons mutuelles propres à leur accomplissement, sans jamais pénétrer le mystère de leur production » (1).

Bref, la philosophie positive substitue, à la méthode *à priori*, en honneur sous la théologie et la métaphysique, la méthode *à postériori*.

Depuis Bacon qui, dans ses *Aphorismes sur l'interprétation de la nature et le règne de l'homme*, disait que « ce qu'il faut attacher à l'entendement, ce ne sont point des ailes, mais au contraire du plomb, c'est-à-dire un poids qui comprime son essor » ; depuis Descartes qui enseigna qu'il fallait prendre « une ferme et constante résolution de ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, sans qu'on la connaisse évidemment être telle », cette méthode a fourni des preuves éclatantes de sa supériorité, car tous les progrès philosophiques ou scientifiques, accomplis depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, doivent lui être attribués.

Toutefois, pour qu'elle produise son plein effet, il

(1) AUGUSTE COMTE : *Discours sur l'esprit positif*; édition du centenaire ; pages 19-20.



ne faut pas seulement l'appliquer aux recherches nouvelles ; elle n'est pas moins précieuse pour l'appréciation des idées antérieurement acceptées, quelque imposante que soit l'autorité à laquelle nous sommes redevables de ces idées ; tous ceux que l'esprit positif dirige doivent avoir l'énergie de procéder fréquemment à l'inventaire de leurs pensées, suivant le sage conseil de Descartes qui rendait ce précepte de sa méthode plus suggestif en disant :

« Si vous avez une corbeille de pommes, parmi lesquelles vous craignez que quelques fruits gâtés ne corrompent les autres, commencez par vider votre corbeille et ne choisissez que les pommes sans tares pour les remettre dans votre panier, en rejetant sans hésiter toutes celles qui sont suspectes ».

C'est le procédé le plus sûr pour s'assurer qu'on ne répète pas automatiquement des paroles dénuées de sens, qu'on ne rêve pas tout éveillé, qu'on ne se laisse pas illusionner par le mirage des formules spécieuses, qu'on possède une intelligence vigilante et digne de remplir sa fonction, enfin qu'on est toujours en état d'évoluer et de suivre les hommes de bon sens, porteurs de nouvelles lumières.

Dans tous les cas, c'est en nous dégageant de toute préoccupation personnelle, de tout préjugé et de tout esprit de système, en restant maîtres de notre subjectivité, et en contemplant les phénomènes comme des témoins impassibles, que nous pouvons, à l'exemple des grands penseurs, parvenir à faire, de notre cerveau, un miroir de plus en plus fidèle du



monde extérieur et comme une sorte de musée universel, rempli de matériaux réels, à l'aide desquels la méditation, la spéculation, l'art, peuvent opérer, sans craindre de bâtir sur le sable et de voir leurs constructions s'effondrer au moindre choc.

En effet, suivant la juste remarque développée par Claude Bernard, dans sa belle introduction à la *Médecine expérimentale*, la science est fille de l'imagination, non moins que de l'observation ; car, sans théories, il n'y a que des accumulations de faits incohérents ; les observations prolongées ne sont même pas possibles. En réalité, il n'y a pas plus d'observations sans théories que de théories sans observations (1).

On ne trouve généralement que ce qu'on cherche, et, pour chercher avec sagacité et succès, il faut concevoir une solution anticipée du problème à résoudre, apercevoir, par intuition, le but à atteindre, en un mot, former une hypothèse.

Cette méthode, d'ailleurs constamment mise en œuvre, d'une manière spontanée, par l'esprit humain, n'est nullement contradictoire avec la première règle de la philosophie positive, ci-dessus énoncée, à la condition qu'elle devienne scientifique elle-même.

C'est ce que l'esprit positif a, depuis longtemps, réalisé, en soumettant les théories anticipées et les hypothèses à une prescription rigoureuse qui peut

(1) AUGUSTE COMTE : *Extrait du cours de Philosophie positive* à l'usage des candidats au baccalauréat ; pages 6 et 7.

être considérée comme un second caractère essentiel de la Philosophie positive.

*Les hypothèses, vraiment philosophiques, doivent toujours être susceptibles de vérification.*

« Elles doivent constamment, dit Auguste Comte, présenter le caractère de simples anticipations sur ce que l'expérience et le raisonnement auraient pu dévoiler immédiatement, si les circonstances eussent été plus favorables ».

Il en résulte que « toute hypothèse scientifique, afin d'être pleinement jugeable, doit exclusivement porter sur les lois des phénomènes et jamais sur leurs modes de production » (1).

Nous demeurons toujours, en effet, dans une ignorance absolue de la cause initiale des phénomènes, même les plus simples, physiques ou chimiques ; la connaissance de ces causes ne nous serait, d'ailleurs, que d'une utilité purement théorique, puisque nous serons toujours impuissants envers elles, et que, seul, leur mode d'action sur nous nous intéresse. Aussi la science n'étudie-t-elle plus, depuis longtemps, que les manifestations de ces phénomènes et toutes ses découvertes sont dues à la substitution de la recherche du *comment* à celle du *pourquoi* des événements, exclusivement en honneur dans l'état primitif de l'évolution humaine.

(1) Consulter, sur cet important sujet, l'exposé de la *Théorie fondamentale des hypothèses*, par AUGUSTE COMTE ; *Cours de Philosophie positive*, résumé de Jules Rig. 1<sup>er</sup> vol., pages 296-302.



La philosophie positive limite donc systématiquement le champ de ses explorations à la découverte des lois naturelles des phénomènes, c'est-à-dire à la détermination rigoureuse des relations de succession et de similitude qui existent entre eux ; mais, d'autre part, elle considère qu'aucun phénomène, quel qu'il soit, cosmologique, biologique, sociologique ou moral, n'est soumis à un empire autre que celui de ces lois : d'où ce troisième caractère :

*La philosophie positive regarde tous les phénomènes comme assujettis à des lois naturelles invariables.*

Certes, plusieurs de ces lois sont encore inconnues de nous ; quelques-unes, peut-être, le seront même toujours ; mais l'esprit positif ne s'avise plus d'envisager les phénomènes correspondants, comme soustraits à la règle générale qui gouverne ceux dont il a pénétré le secret, et comme demeurant isolément soumis à l'ancien régime des volontés arbitraires et surnaturelles. Les lois naturelles qu'il a découvertes et dont il vérifie, à tout instant, la réalité, sont assez nombreuses et s'appliquent à une assez grande variété de cas très distincts, pour qu'il soit autorisé à généraliser la conception de ces lois et à l'étendre, en jugeant de l'inconnu par le connu, à tous les phénomènes, sans exception.

C'est ainsi que, bien que nous ignorions encore les lois précises de l'activité volcanique, de la météorologie et du magnétisme terrestre, nous ne pensons cependant plus que ces phénomènes sont soumis à

la volonté des Dieux et à l'influence mystique des entités ; au contraire, poussés par l'induction et par leurs habitudes de généralisation, les savants s'efforcent, avec persévérance, de déterminer scientifiquement, comme ils l'ont fait dans toutes les autres parties de la physique, les conditions réelles de la manifestation de ces phénomènes.

Mais, de ce fait que tous les phénomènes, sans aucune réserve, sont assujettis à des lois naturelles invariables, deux conséquences importantes découlent :

1<sup>o</sup> Les lois naturelles ne sont pas moins indépendantes de l'arbitraire humain que de tout arbitraire divin ; nous ne pouvons changer leur nature propre et toute notre activité ne saurait jamais avoir d'autre résultat que de modifier l'intensité de leurs effets, à notre égard.

*La soumission aux lois naturelles est la base de tout perfectionnement.*

2<sup>o</sup> Il n'y a pas, en philosophie positive, d'inspiration ou de révélation, dont la faveur ne serait réservée qu'à quelques natures privilégiées.

*La science n'est que le prolongement du bon sens universel.*

La philosophie positive a ses racines dans toutes les têtes humaines, sainement constituées ; elle ne crée rien d'artificiel et professe que la seule distinction qui existe entre la masse pensante et la classe spéculative, « résulte d'une application spéciale et



continue de cette dernière classe aux études communes, ramenées à un état abstrait, sans lequel ne pourraient s'accomplir la généralisation et la coordination qui constituent la valeur des théories scientifiques. Ce qui manque aux esprits ordinaires, c'est moins la justesse et la pénétration propres à dévoiler d'heureux rapprochements partiels, que l'aptitude à généraliser des rapports abstraits et à établir entre les différentes idées une parfaite cohérence logique » (1).

La possibilité de cette communauté d'opinions, entre la foule et les philosophes, provient de ce que tous les hommes, au fond, s'éclairent au même foyer ; car, comme Aristote s'en était déjà rendu compte, notre intelligence est d'abord alimentée par nos sens, et nos connaissances sont relatives à notre propre organisation.

La moindre modification dans cette organisation entraîne immédiatement, pour celui qui la subit, une diminution notable de l'entendement. C'est ainsi qu'il n'y a ni peinture, ni optique, ni astronomie pour les aveugles, et qu'il n'y a pas de musique pour les sourds.

Inversement, suivant la remarque de d'Alembert (2), « il y a peut-être des propriétés de la matière qui nous sont inconnues, faute de sens pour les apprécier ».

(1) AUGUSTE COMTE : *Cours de Philosophie positive*. Édition Jules Rig. II<sup>e</sup> vol., page 546.

(2) *Discours sur l'Encyclopédie*.

De plus, nos connaissances ne sont pas seulement relatives à notre constitution organique ; elles sont encore subordonnées au temps dans lequel nous vivons. Nous ne sommes pas libres de penser comme nous voulons. A vrai dire, les hommes de génie eux-mêmes ne sont que l'expression la plus haute des besoins de leur époque et ils ne devancent pas immensément l'évolution collective de l'esprit humain et celle de la civilisation.

Par exemple, Aristote, malgré sa prodigieuse avance générale sur ses contemporains, était cependant dominé par son milieu à ce point qu'il ne concevait pas la possibilité de la société humaine sans l'esclavage ; les grands esprits de la fin de l'Empire Romain ne purent comprendre la nécessité d'une dernière transition théologique, représentée par le monothéisme, dans le développement général de la civilisation ; Descartes, enfin, qui renversait de fond en comble toute la philosophie antérieure dans le domaine cosmologique, la prenait encore pour guide dans ses études sur l'homme moral.

*Tout est relatif ; voilà le seul principe absolu, disait Auguste Comte, et l'esprit humain forme toujours l'hypothèse la plus simple en rapport avec les renseignements qu'il possède.*

C'est pourquoi, tout en éliminant définitivement celles qui l'ont précédée et en rendant leur retour à jamais impossible, la philosophie positive reconnaît la fatalité de leur avènement antérieur, leur utilité



passagère, et se montre indulgente pour ceux qui, en raison de leur indigence scientifique, les professent encore.

*La philosophie positive est inflexible, en principe, mais tolérante, en fait.*

Cette tolérance de l'esprit positif a été parfaitement mise en relief par le docteur Bouchard, dans le remarquable discours qu'il a prononcé au cinquante-naire de la Société de Biologie :

« Nous n'avons pas, dit-il, un esprit natif de tolérance ; mais la pratique de la science nous le fait acquérir, parce qu'elle nous apprend combien facilement nous tombons dans l'erreur. Ces chutes n'émeuvent pas chez nous l'espoir de conquérir la vérité et n'affaiblissent pas l'effort qu'exige cette conquête. Ainsi, nous nous les pardonnons à nous-mêmes et nous les excusons chez les autres. Paix aux hommes de bonne foi, même s'ils se trompent ! Le travail les ramènera à la vérité. Malheur aux peuples qui se laissent mener par les infailibles ! »

Pour toutes ces raisons, la philosophie positive n'admet pas qu'il puisse y avoir, pour l'ensemble des connaissances humaines, d'autre synthèse utile qu'une *synthèse subjective*, c'est-à-dire douée d'une réalité autre que celle qu'elle a dans notre propre entendement.

C'est vainement, en effet, que, faisant violence à la nature des choses révélée par la science, et qui comporte toujours, jusqu'ici, des phénomènes irréduc-

tibles entre eux, on s'efforcerait de réduire tous les phénomènes physico-chimiques et même biologiques en un phénomène unique ; c'est en vain, notamment, qu'on admettrait, avec M. Alfred Fouillée, que, « contrairement à la pensée d'Auguste Comte et des anciens positivistes, comme des partisans de la contingence, aucune des sciences objectives, pas même la biologie, n'implique, dans ses explications, des éléments, autres que les éléments mécaniques, et des lois, autres que des lois mécaniques » (1).

Il n'en serait pas moins évident, comme Auguste Comte l'a irréfutablement démontré, que toutes nos conceptions quelconques doivent être considérées elles-mêmes comme autant de phénomènes humains, se rapportant, non à l'univers, mais à l'homme, ou plutôt à l'Humanité.

« On ne doit plus alors concevoir, au fond, qu'une seule science, la science humaine, ou plus exactement sociale, dont notre existence constitue à la fois le principe et le but, et dans laquelle vient naturellement se fondre l'étude rationnelle du monde extérieur, au double titre d'élément nécessaire et de préambule fondamental, également indispensable quant à la méthode et quant à la doctrine. C'est uniquement ainsi que nos connaissances positives peuvent former un véritable système.

« Bref, il faut concevoir toutes nos spéculations comme des produits de notre intelligence, destinés à

(1) *Le mouvement positiviste et la conception sociologique du monde*, par ALFRED FOUILLÉE ; page 62.



satisfaire nos divers besoins essentiels, en ne s'écartant jamais de l'homme qu'afin d'y mieux revenir, après avoir étudié les autres phénomènes en tant qu'indispensables à connaître, soit pour développer nos forces, soit pour apprécier notre nature et notre condition. On peut dès lors apercevoir comment la notion prépondérante de l'Humanité doit nécessairement constituer, dans l'état positif, une pleine systématisation mentale, au moins équivalente à celle qu'avait finalement comportée l'âge théologique, d'après la grande conception de Dieu, si faiblement remplacée ensuite, à cet égard, pendant la transition métaphysique, par la vague pensée de la Nature » (1).

Tels sont la plupart des hauts sommets de la philosophie positive qui doivent d'abord fixer le regard de ceux qui se proposent de l'étudier ; combinés avec quelques autres, qui, comme ceux-ci, dominent toutes ses masses, mais dont les nécessités didactiques nous obligent à reporter l'indication à la seconde partie de cette brochure, ces caractères généraux donnent satisfaction au vœu émis par Bacon de voir se constituer *une philosophie première*, instrument essentiel de toutes les manifestations de notre activité scientifique, et même pratique, applicable à tous les cas ; ils ont été finalement condensés par Auguste Comte, sous le nom de *principes universels*

(1) AUGUSTE COMTE : *Discours sur l'esprit positif*. Édition du centenaire ; pages 38-39.

sur lesquels repose le dogme positif, dans un tableau de quinze grandes lois, publié pour la première fois, avec les développements qu'il comporte, dans son *Système de Politique Positive* (1).

Il résulte de la dénomination Baconienne, adoptée par Auguste Comte, que la philosophie qui se dégage de l'ensemble des sciences équivaut à une philosophie seconde, qui suppose l'esprit déjà gouverné par toutes les habitudes mentales prescrites par la précédente.

C'est à cette philosophie seconde, dont l'exposé va suivre, que son auteur a plus spécialement donné le nom de positive, parce que ce mot implique, selon la propre interprétation d'Auguste Comte, l'idée de réalité, d'utilité, de certitude, de précision, d'organisation et de substitution du relatif à l'absolu.

« Je n'ai pas dû choisir, ajoute-t-il, la dénomination de philosophie naturelle, non plus que celle de philosophie des sciences qui serait peut-être encore plus précise, parce que l'une et l'autre ne s'entendent pas encore de tous les ordres de phénomènes, tandis que la philosophie positive, dans laquelle je comprends l'étude des phénomènes sociaux, aussi bien que de tous les autres, désigne une manière uniforme

(1) *Système de Politique positive ou traité de Sociologie, instituant la religion de l'Humanité*, par AUGUSTE COMTE: IV<sup>e</sup> volume, pages 173 et suivantes.

Cette philosophie première a ultérieurement été plusieurs fois exposée par Pierre Laffitte, successeur d'Auguste Comte, dans des leçons publiques qui ont été réunies en deux volumes.



de raisonner applicable à tous les sujets sur lesquels  
l'esprit humain peut s'exercer » (1).

(1) *Cours de Philosophie positive*; vol. I. Avertissement de  
l'auteur.



*DEUXIÈME PARTIE*

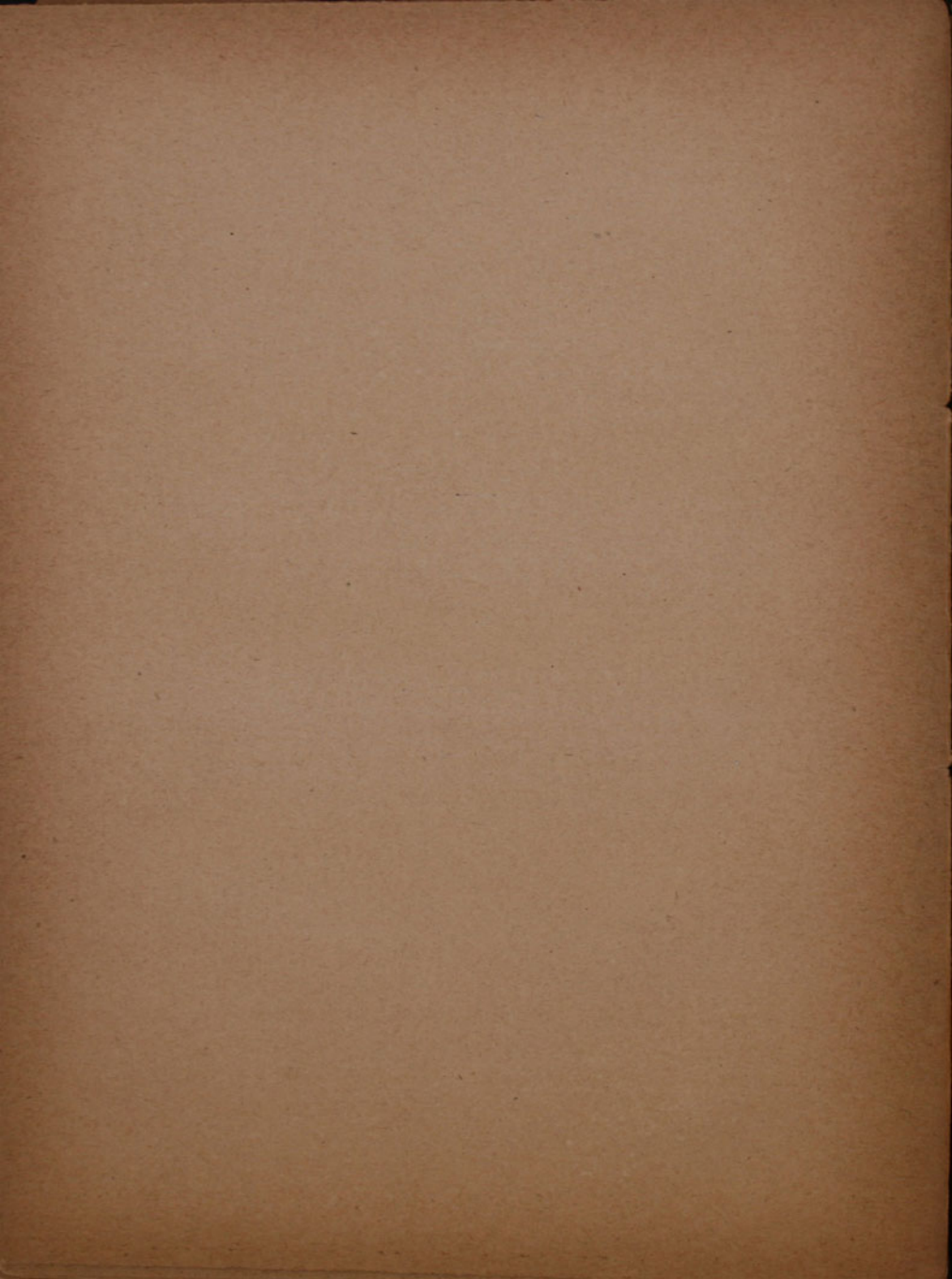
---

CONCEPTION GÉNÉRALE

DE LA

PHILOSOPHIE POSITIVE





## CHAPITRE I<sup>er</sup>

---

### Nature encyclopédique et abstraite de la Philosophie positive. — Constitution hiérarchique de ses éléments fondamentaux.

La Philosophie, ayant pour objet permanent la connaissance approfondie du monde, de l'homme et de la société, ne peut ni demeurer étrangère aux sciences, comme autrefois, ni dériver de la spécialité scientifique ; elle ne peut être qu'encyclopédique. Les grands philosophes du xviii<sup>e</sup> siècle l'avaient parfaitement pressenti, et c'est sous l'inspiration de cette idée qu'ils tentèrent de rassembler toutes les connaissances humaines dans un vaste tableau synoptique, dans une sorte d'arbre généalogique destiné à mettre en évidence leur origine et leurs liaisons ; ils avaient même clairement compris que l'arrangement le plus naturel devait être celui dans lequel les objets se succèdent avec des nuances insensibles, servant tout à la fois à les séparer et à les unir ; mais, en subordonnant, suivant le plan de Bacon, leurs divisions « aux manières différentes dont notre âme opère sur les objets de ses pensées, en les ramenant à l'ordre supposé de ces opérations, c'est-à-dire à la mémoire



(collection purement passive des connaissances), à la raison (ou réflexion sur les idées directes), et à l'imagination (ou talent de créer en imitant) (1) », ils adoptèrent une base extrêmement inconsistante, puisque toutes ces facultés, qui ne sont que des résultats de l'activité mentale, sont simultanément en jeu dans toute opération intellectuelle.

La philosophie positive a réalisé le désir des Encyclopédistes, d'une manière beaucoup plus satisfaisante et rationnelle; toutefois elle n'embrasse pas, indifféremment et confusément, toutes les connaissances que l'étude du monde, de l'homme et de la société, peut fournir.

La véritable philosophie ne consiste pas à accumuler indéfiniment des faits, et à observer sans cesse jusqu'aux moindres événements; elle a pour objet, au contraire, de déterminer les lois générales qui gouvernent les phénomènes, de telle sorte qu'en s'appuyant sur un petit nombre d'observations très rigoureusement faites, l'esprit humain puisse pronostiquer, sans hésitation, tous les cas particuliers soumis à ces lois et se dispenser de la fastidieuse obligation d'en renouveler sans cesse la détermination.

La philosophie positive étudie plutôt les lois abstraites que les êtres concrets; elle dégage l'esprit et la méthode de l'ensemble des sciences générales, pour les coordonner, et le seul caractère spécial

(1) D'ALEMBERT : *Discours préliminaire sur l'Encyclopédie.*

qu'elle revendique, « c'est de faire de l'étude des généralités scientifiques, une grande spécialité de plus » (1).

« Il y a, en effet, comme le disait Auguste Comte, entre la science et l'érudition, la même différence qu'entre une carrière et un édifice ».

D'Alembert, déjà, avait porté, sur la vanité de la pure érudition, un jugement analogue, en disant :

« Le pays de l'érudition et des faits est inépuisable ; on croit voir tous les jours augmenter sa substance par les acquisitions que l'on y fait sans peine. Au contraire, le pays de la raison et des découvertes est d'une assez petite étendue, et, souvent, au lieu d'y apprendre ce que l'on ignorait, on ne parvient, à force d'étude, qu'à désapprendre ce qu'on croyait savoir.

« C'est pourquoi, à mérite fort inégal, un érudit doit être beaucoup plus vain qu'un philosophe et peut-être qu'un poète » (2).

Bref, « le véritable esprit positif consiste à *voir pour prévoir*, à étudier ce qui est, afin d'en conclure ce qui sera, d'après le dogme général de l'invariabilité des lois naturelles » (3).

Néanmoins, la philosophie positive ne méconnaît nullement l'importance des sciences concrètes et des

(1) AUGUSTE COMTE : *Extrait du Cours de Philosophie positive*, déjà cité, page 24.

(2) *Discours préliminaire sur l'Encyclopédie*.

(3) AUGUSTE COMTE : *Discours sur l'esprit positif*, page 25.



arts correspondant à chacune des sciences abstraites; elle considère seulement que ces sciences et ces arts doivent être désormais systématiquement subordonnés aux véritables théories scientifiques, d'autant plus qu'à ce dernier point de vue notre capacité est et restera toujours infiniment supérieure à nos facultés pratiques et à notre audace entreprenante, si merveilleux que soit aujourd'hui le spectacle donné par l'industrie humaine dans toutes les branches de l'activité.

En réalité, ce genre d'études est un aspect distinct de la philosophie naturelle qu'Auguste Comte se proposait d'examiner au point de vue positiviste, sous le nom de *Philosophie Troisième*, dans un volume intitulé : *Système d'industrie positive, ou traité de l'action totale de l'Humanité sur sa planète*, dont il avait même arrêté déjà le plan général (1), lorsque son œuvre fut si déplorablement interrompue par une mort prématurée.

Ce plan d'encyclopédie concrète a été ultérieurement développé par Pierre Laffitte, dans trois cours successifs, de vingt leçons chacun, respectivement consacrés à la théorie de la Terre, à la théorie de l'Humanité et à la théorie de l'Industrie, ou réaction systématique de l'Humanité sur la terre.

Quant aux matériaux de la philosophie seconde, ainsi bornée aux sciences générales et aux lois abstraites, et quant à leur classification, ils résultent logi-

(1) *Système de Politique positive*, IV, page 247.

quement, nécessairement, de la nature même des choses, de la subordination spontanée des sciences les plus complexes et les plus spéciales aux sciences les plus simples et les plus générales et de leur ordre historique d'apparition.



« La première science de l'homme, c'est l'homme », disait M<sup>me</sup> de Lambert.

En effet, la connaissance de la nature humaine et de l'art de vivre en société constitue le premier et le plus pressant besoin cérébral de l'homme, individuel et collectif.

Aussitôt éveillées, les facultés d'observation de l'enfant ont la famille pour objet ; la société les excite ensuite avec autant d'intensité que le monde extérieur, et, dans l'état de plein développement, notre conduite est, toujours et à tout instant, dirigée par l'observation de ceux avec qui nous sommes en rapports et par les usages qui règlent ces rapports.

D'ailleurs, le but continu de la vie humaine, qui est de nous connaître nous-mêmes pour nous améliorer, ne peut réellement être atteint qu'à l'aide de l'observation des autres.

Donc, la *Morale*, qui a pour objet l'étude de l'individu et de son perfectionnement, est la première, la plus ancienne, la plus utile, la plus complète de



toutes les sciences, la seule complète ; elle est le premier et le dernier terme de toutes les connaissances et elle doit leur servir perpétuellement d'objectif.

Mais ces connaissances, et, par conséquent, la Morale elle-même, dépendent des temps, des lieux, de la société, et même de la famille, dans lesquels l'individu se trouve placé ; quand on procède à l'étude d'un individu déterminé, vivant ou mort, il importe, d'abord, de préciser la date et le lieu de sa naissance.

Comme Voltaire le faisait dire à Zaïre (1), en ayant seulement le tort d'attribuer à l'éducation une influence équivalente à celle du milieu social et du temps :

..... Les soins qu'on prend de notre enfance  
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre croyance ;  
J'eusse été près du Gange esclave des faux Dieux,  
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

D'autre part, le milieu cosmologique, la nature des contrées, les productions du sol, n'influent pas, sur les mœurs, moins que le milieu social.

Les nomades de l'Asie centrale, de l'Arabie, d'une partie de l'Afrique du Nord, par exemple, sont et restent nomades, parce que la portion de la planète, dans laquelle ils vivent, n'est appropriée à aucun autre genre d'existence sociale. De même, la vie maritime a été imposée en quelque sorte aux Phéniciens,

(1) Acte I, scène I.

aux Grecs, aux Scandinaves ou Normands, aux Anglais, par les conditions géographiques dans lesquelles ils se sont trouvés.

Donc, la *Morale* ne peut pas être étudiée, scientifiquement, sans la *Sociologie* à laquelle elle est soumise.

Mais l'ordre social lui-même est subordonné à l'ordre vital ; les peuples se composent d'êtres vivants et la physionomie des sociétés que forment ces derniers serait assurément très différente si leur organisation était d'une autre nature que celle que nous connaissons.

En effet, si les hommes, au lieu d'avoir le membre supérieur terminé par cet appareil admirable, si souple et si délicat, que de Blainville nommait un compas à cinq branches, n'avaient à cette extrémité qu'une masse cornée comme les solipèdes ; s'ils étaient dépourvus d'un de nos sens, de la vue ou de l'ouïe, par exemple, comme les animaux qui vivent dans les grandes profondeurs de la mer ; si la sociabilité native était chez eux moins prononcée, comme elle l'est chez les grands carnassiers ; si leur enfance n'exigeait pas les soins prolongés et la tendresse vigilante de la mère, grâce à laquelle l'éducation réciproque des bons sentiments s'impose et s'ils pouvaient vivre indépendants, aussitôt après leur naissance ; enfin, si telle autre de leurs conditions fondamentales d'existence se trouvait altérée, la constitution des sociétés humaines présenterait un autre aspect et leur évolution un autre cours.



La *Sociologie* est donc, bien manifestement, subordonnée à la *Biologie*.

Mais les êtres vivants eux-mêmes sont soumis aux lois du monde inorganique et de l'ordre matériel.

En conséquence, la *Biologie*, et, par suite, la *Sociologie* et la *Morale*, sont subordonnées à la *Cosmologie*, c'est-à-dire à l'étude générale de la planète sur laquelle l'Humanité s'est développée ; cette étude peut se décomposer :

En sciences physiques, comprenant : la *Chimie*, ou étude générale de la composition des corps bruts et organisés ; la *Physique*, ou étude générale du milieu inerte dans lequel tous ces corps sont plongés ; l'*Astronomie*, ou étude du système cosmique, dont la terre n'est qu'un simple élément ;

Enfin, en sciences *Mathématiques*, qui, faisant abstraction de toutes les particularités ci-dessus, n'étudient que les propriétés communes à tous les corps quelconques, sans s'inquiéter de leur nature.

Donc, la philosophie positive encyclopédique se compose de sept sciences générales, hiérarchisées suivant un ordre naturel qui permet de s'élever, quand on va de la base au sommet, des phénomènes les plus simples et les plus généraux à des phénomènes de plus en plus compliqués et de plus en plus particuliers.

Les sept degrés de cette échelle encyclopédique se rattachent mutuellement, suivant l'heureuse image d'Auguste Comte, comme le feraient les diverses portions d'une lunette portative, composée de sept

tubes, successivement inclus les uns dans les autres, et dont on obtiendrait le développement total par simple tirage.

Toutes les masses distinctes de la philosophie positive peuvent, d'un autre côté, être rassemblées en deux grands groupes : l'un comprenant toutes les sciences relatives à la connaissance de l'homme, la *Biologie*, la *Sociologie* et la *Morale* ; l'autre composé de toutes les sciences qui ont spécialement le monde pour objet d'étude, les *Mathématiques*, l'*Astronomie*, la *Physique* et la *Chimie*.

De toute manière, la subordination de l'homme au monde, celle des plus nobles phénomènes à l'empire des plus grossiers, celle des facultés intellectuelles et morales aux lois de la matérialité, ressort manifestement du simple examen de la hiérarchie encyclopédique et constitue la base immuable de toute la philosophie positive.

Les lois physiques, fondement de l'édifice théorique, sont absolument indépendantes des lois biologiques, intellectuelles, sociales et morales.

Le monde pourrait parfaitement exister sans l'homme ; la terre s'est trouvée dans ce cas, pendant un nombre incalculable de siècles, et beaucoup de planètes, appartenant, comme elle, au monde solaire, sont sans doute inhabitables aujourd'hui en raison de leur éloignement de l'astre central.

Au contraire, l'homme dépend du monde et lui est subordonné au point que nos constructions subjectives dépendent elles-mêmes de nos matériaux ob-



jectifs et que le monde extérieur sert à la fois d'aliment, de stimulant et de régulateur à nos plus hautes fonctions spirituelles, aussi bien qu'à nos besoins et à nos actes les plus matériels.

Enfin, de ce fait que la constitution de la philosophie positive, envisagée dans son ensemble, démontre que la morale est la plus complète des sciences, la seule complète, il résulte que toutes les autres doivent être normalement instituées, cultivées et perfectionnées, dans le but de rendre cette dernière plus solide et plus étendue ; chaque science spéciale doit toujours être dominée par cette préoccupation suprême et la philosophie positive a, de la sorte, pour méthode générale et pour effet, de bannir les puérités scientifiques, de restreindre chaque étape encyclopédique à ce qui est réellement nécessaire pour l'accomplissement de la suivante, de faire converger toutes les études vers l'Humanité, en un mot de moraliser les sciences elles-mêmes, en leur donnant une destination sociale.

Comme l'a dit excellemment notre distingué confrère, M. Alexis Bertrand : « La vraie science est faite pour l'homme, non l'homme pour la science (1) ».

« Il n'existe, au fond, qu'une seule science, celle de l'Humanité, envers laquelle toutes les autres études réelles ne constituent que des préambules indispensables, dont la spécialité actuelle ne peut

(1) *L'Enseignement intégral*, p. 71 (Alcan, édit.).

être corrigée que par cette destination continue (1) ».

L'ascension de l'échelle encyclopédique, que nous allons maintenant effectuer graduellement, permettra de se convaincre mieux encore de l'importance capitale des diverses considérations générales que nous venons de présenter sur la nature et la constitution de la philosophie positive.



## CHAPITRE II

---

### **Appréciation sommaire de la valeur philosophique propre à chacun des éléments de la hiérarchie encyclopédique.**

L'échelle encyclopédique des connaissances scientifiques abstraites de l'Humanité étant construite de telle sorte que l'étude de chacun de ses degrés est fondée sur la connaissance des lois de la catégorie inférieure et sert de base à l'étude des lois de la catégorie supérieure, c'est nécessairement sur la *Mathé-*

(1) AUGUSTE COMTE : *Programme de l'association libre pour l'instruction positive du peuple dans tout l'Occident européen.* — In LITTRÉ : *Auguste Comte et la Philosophie positive*, p. 593.



*matique*, qui a pour domaine l'étude des propriétés universelles des corps, que repose primitivement tout le système de la philosophie positive.

Or, les corps, quels qu'ils soient, ont pour propriétés communes : le nombre, l'étendue, le mouvement. Certains êtres, les astres, par exemple, ne se révèlent à nous que par ces attributs ; la figure et la grandeur de la plupart nous sont même inconnues et nous ne pouvons opérer avec eux que des dénombrements.

Le *Calcul*, la *Géométrie*, la *Mécanique*, dont l'ensemble forme la *Mathématique* (1), sont donc les sciences les plus générales, les plus simples et les plus fondamentales ; aussi, c'est avec leur secours que l'esprit abstrait a pris son véritable essor, en suivant une progression perpétuée par le classement de ces sciences qui les range dans leur ordre de dépendance et de succession.

Le *Calcul*, arithmétique, puis algébrique, qui représente la première initiation de l'Humanité et de l'individu à la science abstraite, a principalement une destination logique ; il enseigne l'art du raisonnement en exerçant surtout la déduction, et, suivant les termes d'Auguste Comte, « il constitue un type de clarté, de précision et de consistance, déjà propre à guider les efforts rationnels dans les cas les plus compliqués ».

(1) Suivant la proposition de Condorcet, Auguste Comte employait cette expression au singulier, « afin d'indiquer avec plus d'énergie l'esprit d'unité dans lequel il concevait cette science ».

Ces propriétés philosophiques de l'arithmétique ont été bien appréciées par Condorcet, dans l'admirable opuscule (1) qu'il a composé, dans les mêmes conditions tragiques que son immortelle *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, dans laquelle se trouve encore une belle page sur le rôle du calcul dans l'économie politique; mais l'arithmétique possède, en outre, des propriétés telles que, dès qu'on franchit, avec elle, le seuil de la philosophie positive, on est immédiatement émerveillé par l'importance sociale et morale de la science.

Bien qu'elle ne soit due qu'à quelques penseurs généralement anonymes, l'arithmétique, en effet, constitue la règle la plus fondamentale et la plus usuelle de la vie sociale chez tous les peuples civilisés, puisqu'elle a créé les mesures, les poids, les monnaies, les divisions du jour et de l'année, et, par suite, institué la précision, la fixité, l'harmonie, dans toutes les opérations du travail, dans les habitudes, dans les relations et les transactions des hommes entre eux.

Nous sommes réellement gouvernés par les nombres, comme le remarquait déjà Pythagore, dont l'erreur consistait seulement à faire abstraction des autres phénomènes auxquels nous sommes simultanément soumis. Et, pourtant, les nombres n'ont qu'une existence subjective; hors de notre mentalité, il n'y a que des quantités continues ou des amas

(1) *Moyens d'apprendre à compter sûrement et avec facilité.*



confus d'individus et d'unités concrètes ; plusieurs de nos unités numériques sont même des unités conventionnelles.

Cette influence subjective des nombres, et, par conséquent, celle de l'arithmétique, a libéré l'esprit humain de l'asservissement à la matière ; sans elle, la vie pratique aurait été paralysée par la préoccupation continuelle d'une infinité de détails et tout loisir aurait fait défaut à l'intelligence pour les méditations sur des sujets plus élevés.

Au contraire, le développement de l'industrie, du commerce, de la banque, de la spéculation et des échanges internationaux, a été puissamment secondé par l'arithmétique qui donne, en outre, le premier exemple d'une langue universelle et de l'adhésion de tout le genre humain à un même ordre d'idées.

Quant à l'algèbre, qui a pour objet le calcul des nombres indéterminés, elle ne constitue qu'une méthode plus générale et un instrument logique plus perfectionné ; à vrai dire, elle n'ajoute rien aux notions positives de somme, différence, produit, quotient, rapport, puissance et racine, fournies par la science précédente, et son mérite est principalement dû à l'assistance efficace qu'elle prête, dans les problèmes compliqués, d'une part, à l'arithmétique, de l'autre, à la *Géométrie*.

Ce second domaine de la Mathématique représente, au contraire, une véritable science naturelle et même une science expérimentale. M. de Freycinet, après David Hume, Auguste Comte et Pierre

Laffitte, vient encore de le rappeler, en démontrant explicitement (1) que les principaux concepts de la géométrie (l'espace, la distance, le volume, la surface, les diverses sortes de lignes) et les axiômes qui lui servent de base, sont, en réalité, des vérités déduites de la sensation et de l'observation directe du monde extérieur ; le pédantisme seul peut méconnaître la source originelle de ces vérités et attribuer leur découverte à la raison pure.

Les modernes ont, il est vrai, donné une incomparable extension aux développements rationnels ou analytiques que comporte cette science, déjà fortement constituée, dans l'antiquité, par les Grecs ; mais aucune étude ne démontre mieux qu'il ne peut y avoir de théories sans observations préalables et que toute science dérive primitivement d'un art correspondant, longtemps pratiqué, car, comme son nom même le révèle encore, la Géométrie a d'abord pris naissance, avec l'arpentage, chez les anciens Égyptiens et Chaldéens.

Les mêmes considérations philosophiques s'imposent, avec plus de vigueur et de netteté, en *Mécanique*, dernier domaine particulier de la Mathématique ; car l'importance sociale de cette science n'a pas seulement pour mesure les innombrables applications pratiques qu'elle reçoit, chaque jour, sous nos yeux ; elle est encore douée des propriétés phi-

(1) *De l'expérience en géométrie.* (Gauthier-Villars, édit. Paris, 1903.)



losophiques les plus éminentes, résultant de ce qu'elle donne la raison d'une multitude de phénomènes familiers, qui s'accomplissent dans tous les domaines scientifiques, et qu'elle révèle des lois dont la généralité ne présente pas la moindre exception.

Ces lois qui, jusqu'ici, sont les seules véritablement universelles, constituent de plus le meilleur type des lois naturelles ; leur découverte est exclusivement due au premier grand effort du génie inductif ; elles dérivent entièrement de l'observation et ne comportent aucune explication logique (1).

Ces lois générales de la mécanique sont au nombre de trois ; nous les reproduisons ci-dessous, avec la rédaction proposée par Auguste Comte qui les a transformées en lois de philosophie première.

#### PREMIÈRE LOI

(Due à Kepler et ordinairement appelée loi d'inertie).

*Tout état statique ou dynamique tend à persister spontanément, sans aucune altération, en résistant aux perturbations extérieures.*

Cette loi universelle n'explique pas seulement

(1) M. de Freycinet vient encore de publier, sur ce sujet, un ouvrage vraiment philosophique, sous le titre : *Les principes de la mécanique rationnelle* (Gauthier-Villars, édit., 1902) ; toutefois, il n'est pas inutile de faire observer qu'en raison même des considérations que M. de Freycinet fait de nouveau valoir, Auguste Comte a résolument répudié, pour cette science, le qualificatif de « rationnelle », et qu'il l'a dénommée *Mécanique générale*.

l'inertie et le mouvement rectiligne et uniforme, en mécanique ; elle rend compte aussi du phénomène de l'habitude en biologie et en morale, des dispositions à l'ordre et à la conservation en sociologie.

#### DEUXIÈME LOI

(Due à Galilée et ordinairement désignée sous le nom de loi de l'indépendance d'action des forces ou de l'indépendance des mouvements).

*Un système quelconque maintient sa constitution, active ou passive, quand ses éléments éprouvent des mutations simultanées, pourvu qu'elles soient exactement communes.*

Cette loi nous révèle comment peuvent se concilier : en mécanique, l'équilibre et le mouvement ; en biologie, le maintien de la solidarité organique et le développement des organes ; en sociologie, l'ordre et le progrès.

#### TROISIÈME LOI

(Découverte par Newton).

*Il y a toujours équivalence entre la réaction et l'action, si leur intensité est mesurée conformément à la nature de chaque conflit.*

L'empire de cette loi s'exerce dans tous les domaines ; il en est de même de son corollaire, à savoir que : *tout corps reste immobile sous la seule influence de ses forces intérieures et ne peut déplacer, spontanément, son centre de gravité.*



Cette condition, en effet, n'est pas particulière aux corps inorganiques ; elle est aussi celle des corps vivants, même animaux, et celle des sociétés.

Le mouvement de la civilisation générale et l'ébranlement final de l'Humanité tout entière, notamment, proviennent de forces extérieures, représentées : soit par les grands hommes qui ont, d'abord, agi comme de semblables forces sur les masses passives dont ils ont accéléré ou modifié la marche routinière ; soit par des sociétés assez énergiques pour pouvoir communiquer le mouvement, dont elles étaient elles-mêmes animées, à des sociétés moins actives.

Donc, envisagée sous son triple aspect, Calcul, Géométrie, Mécanique, la Mathématique a une importance de premier ordre, philosophique autant que scientifique ; c'est l'éducatrice de l'esprit positif ; c'est le roc, le sol granitique, sur lequel toutes les autres couches de connaissances scientifiques se sont successivement superposées, et son étendue n'a pas d'égale.

Toutefois, bien qu'elle donne au raisonnement une puissance invincible, elle prétendrait en vain diriger la philosophie générale, parce qu'elle ne scrute réellement que les phénomènes les plus simples ; parce qu'elle fait abstraction de toutes les propriétés étrangères au nombre, à l'étendue, au mouvement ; parce qu'elle dispose ceux qui la cultivent exclusivement à substituer la logique et la pure déduction à la contemplation directe des choses ;

enfin, parce qu'en dehors de son intervention exceptionnelle dans quelques branches spéciales des sciences supérieures, son prolongement légitime ne dépasse pas la géométrie et la mécanique célestes, c'est-à-dire l'*Astronomie* qui lui offre, d'ailleurs, un incomparable champ d'application.

L'objet précis de cette dernière science est l'étude céleste de la planète qui sert de demeure à l'Humanité, ou la connaissance approfondie des relations de cette planète avec les astres dont l'influence est susceptible d'affecter les conditions d'existence et les destinées de notre espèce.

Partant de là, Auguste Comte, qui, pendant un grand nombre d'années, a fait, gratuitement, à Paris, un cours d'Astronomie populaire (1), et qui ne s'est jamais laissé distraire du poignant souci qu'il avait de socialiser toutes les sciences, a proposé de restreindre systématiquement les recherches astronomiques à notre monde solaire ; il excluait, comme oiseuses, les études relatives à l'astronomie sidérale, à la température des astres, et à leur constitution intérieure.

Cette rigueur semble, sans nul doute, injustifiée aux savants purs, en présence des résultats obtenus depuis par l'étude du mouvement propre des étoiles,

(1) Publié, en 1844, sous le titre : *Traité philosophique d'Astronomie populaire*, ou exposition systématique de toutes les notions de philosophie astronomique, soit scientifiques, soit logiques, qui doivent devenir universellement familières.



par celle de leur analyse spectrale qui a fourni de suggestifs renseignements sur l'identité de composition des astres, enfin par les efforts combinés des plus illustres astronomes contemporains pour aboutir à l'établissement d'une carte photographique du ciel, grâce à laquelle un simple micromètre permettrait d'effectuer des recherches qu'on ne pouvait entreprendre jusqu'ici qu'avec les télescopes les plus perfectionnés et en s'astreignant à de pénibles labeurs.

Les réserves d'Auguste Comte restent néanmoins légitimes, en principe ; elles précisent le but essentiel de cette science qui ne doit jamais être perdu de vue, surtout si l'on considère l'importance philosophique, sans rivale, de l'astronomie de notre monde et la part prépondérante qu'elle a prise à l'évolution mentale, morale et sociale, antérieure.

Toutes les grandes révolutions intellectuelles du passé lui sont effectivement dues : elle a ruiné le fétichisme primitif, en faisant surgir l'astrolâtrie ; elle a ruiné, postérieurement, le polythéisme, en s'engageant dans la voie scientifique, avec Thalès, Pythagore, Hipparque et Ptolémée ; enfin, au xvii<sup>e</sup> siècle, sous l'impulsion de Copernic, Galilée, Kepler et Newton, qui ont fourni la démonstration scientifique du double mouvement de la terre et du système général du monde auquel elle appartient, elle a irrévocablement émancipé l'esprit humain du monothéisme et de toute théologie, en substituant à jamais les lois immuables de la géométrie et de la mécanique célestes à l'arbitraire divin.

Aucune science ne tient une place aussi glorieuse dans l'histoire, ni aussi importante dans l'éducation ; il serait déplorable de la voir désormais se complaire dans le dilettantisme.

La *Physique*, qui succède à l'Astronomie, dans la hiérarchie encyclopédique, se trouve naturellement rattachée à cette dernière par la théorie de la gravitation universelle, dont la pesanteur terrestre n'est qu'un cas particulier.

Cette troisième science a encore une importance historique considérable, attendu que c'est elle qui, sous l'impulsion de Galilée au xvii<sup>e</sup> siècle, a provoqué l'essor décisif de la philosophie naturelle ; mais son importance philosophique n'est pas moins grande.

La Physique, en effet, a, pour spécialité, la considération des propriétés matérielles communes à tous les corps, solides, liquides ou gazeux ; elle représente l'étude des différents modes, suivant lesquels le milieu terrestre se manifeste à nous, actuellement, puisqu'avec une suffisante augmentation de pression et un abaissement de température convenable les corps gazeux peuvent passer à l'état liquide et même solide et inversement.

C'est une science analytique dont les branches diverses se rapportent à nos propres sens ; leur multiplicité résulte de notre constitution organique ; car, comme nous l'avons déjà constaté, le monde extérieur nous est révélé par nos sens et nous ne



pouvons connaître de ce monde que ce que nos sensations nous permettent d'apprécier.

Or, quelles sont les sensations bien caractérisées que nous pouvons éprouver ?

Le goût, l'odorat, l'ouïe et la vue, nous donnent des sensations distinctes, dont la spécialité physiologique n'est pas douteuse, et ne nous en donnent pas d'autres ; mais le toucher nous fournit des sensations complexes que de Blainville, l'un des premiers, a profondément analysées, et que la pathologie moderne a permis de dissocier avec la plus grande exactitude (1).

La sensibilité tactile, proprement dite, est incontestablement distincte de celle que nous éprouvons naturellement sous l'action de la pesanteur ou de l'effort, de la chaleur et de l'électricité ; le sens général du toucher se décompose, en réalité, en sens du tact, de la musculature, de la calorition, de l'électrion.

C'est pourquoi les diverses parties de la physique, correspondant aux divers modes de notre sensation, ont pour objet : la pesanteur, la chaleur, le son, la lumière, l'électricité.

Les saveurs et les odeurs, qui sont aussi des phénomènes physiques, n'ont pas, jusqu'à présent, donné lieu à des rameaux particuliers, probablement à cause de l'imperfection des sens à l'aide desquels nous les percevons, et les études magnétiques elles-

(1) *Des quatre sens du toucher et, en particulier, de la musculature ou sens musculaire*, par le docteur Paul Dubuisson. (Leroux, édit.), 1874.

mêmes laisseraient peut-être beaucoup moins à désirer si nous étions doués d'un sens qui nous renseigne sur les phénomènes qui leur incombent.

Ces diverses branches de la physique, d'abord tellement indépendantes qu'elles ont, en quelque sorte, surgi et grandi simultanément, sont-elles aussi irréductibles entre elles que le pensait Auguste Comte ? Émanent-elles, au contraire, d'une souche unique ? Les transformations, journallement réalisées, de l'énergie mécanique en énergie calorique ou électrique, et réciproquement, l'idée de la conservation de l'énergie maintenant adoptée comme un dogme scientifique, la loi de l'équivalence mécanique de la chaleur que M. de Freycinet place au même rang que les trois lois générales du mouvement parce qu'elle est indépendante de la nature des corps, l'assimilation de la chaleur à la lumière, enfin, la théorie de Maxwell, qui tend à réaliser une complète analogie entre la lumière et les rayons électriques, aboutiront-elles à l'établissement définitif de relations indiscutables entre les départements, d'abord limités, de la Physique ?

C'est une question que l'avenir résoudra peut-être ; mais les phénomènes physiques n'en continueront pas moins à affecter nos sens de manières différentes et le principe de la conception générale de la relativité de nos connaissances à notre organisation et à nos besoins, dont la première démonstration scientifique a été fournie par la physique, n'en demeurera pas moins incontestable, attendu que les



théories les plus séduisantes sur la synthèse des phénomènes physiques ne permettront jamais aux aveugles de voir, ni aux sourds d'entendre.

Dans tous les cas, le passage de la Physique à la *Chimie* s'accomplit par l'étude complète des phénomènes dus à l'électricité, sous l'influence de laquelle certains corps peuvent être décomposés ou combinés; cette étude a pris, de nos jours, une telle étendue qu'une sorte de territoire mixte, commun à la Physique et à la Chimie et nommé Électro-Chimie, relie leurs deux domaines.

L'objet général de la Chimie est néanmoins parfaitement distinct de celui de la Physique, puisque, tandis que celle-ci étudie des phénomènes qui ne modifient nullement la nature des corps, la Chimie se propose de rechercher les lois des phénomènes de composition et de décomposition qui résultent de l'action des substances gazeuses, liquides et solides, les unes sur les autres.

Auguste Comte définissait ainsi, rigoureusement, son objet final : « Étant données les propriétés de « tous les corps simples, trouver celles de tous les « composés qu'ils peuvent former ». Et, illuminé par son clair génie, pronostiquant, pour cette science, un avenir qui n'a pas tardé à se réaliser, il ajoutait : « L'analyse chimique me paraît avoir rempli, à « l'égard des phénomènes vitaux, sa fonction essen- « tielle (en démontrant qu'il ne peut exister de ma- « tière organique entièrement hétérogène à la ma-

« tière inorganique). C'est par la voie, plus difficile,  
« mais plus lumineuse, de la synthèse, que la chimie  
« doit compléter ce vaste ensemble de démonstra-  
« tions (1) ».

En effet, les beaux travaux de Berthelot, réunis par lui en un corps de doctrines (2) ont bientôt ouvert à la chimie organique des horizons tels que ce grand savant, qui est aussi un grand philosophe, a pu audacieusement écrire :

« *La Chimie crée son objet.* Cette faculté créatrice,  
« semblable à celle de l'art lui-même, la distingue  
« essentiellement des sciences naturelles et histori-  
« ques. Les dernières ont un objet donné d'avance et  
« indépendant de la volonté et de l'action du savant :  
« les relations générales qu'elles peuvent entrevoir  
« ou établir reposent sur des inductions plus ou  
« moins vraisemblables, parfois même sur de simples  
« conjectures dont il est impossible de poursuivre la  
« vérification au-delà du domaine extérieur des phé-  
« nomènes observés..... Au contraire, les sciences  
« expérimentales ont le pouvoir de réaliser leurs con-  
« jectures.....

« ..... C'est ainsi que, non contents de remonter  
« par la pensée aux transformations matérielles qui  
« se sont produites autrefois et qui se produisent  
« tous les jours dans le monde minéral et dans le

(1) *La Philosophie Positive* : Abrégé Jules Rig. I, p. 386.

(2) BERTHELOT : *La Synthèse Chimique*. (Alcan, édit.).



« monde organique, non contents d'en ressaisir les traces fugitives par l'observation directe des phénomènes et des existences actuelles, nous pouvons prétendre, sans sortir du cercle des espérances légitimes, à concevoir les types généraux de toutes les substances possibles et à les réaliser (1) ».

Ces simples considérations générales suffisent à révéler l'importance de la place occupée par la Chimie dans la philosophie positive et dans l'histoire de sa constitution.

En devenant définitivement scientifique avec Lavoisier, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, en vérifiant mathématiquement, dans chacune de ses expériences, la parfaite égalité de poids des corps que l'analyse dégage et du corps synthétique qu'ils constituaient auparavant, la Chimie, en effet, a rendu irréfutable cette grande notion philosophique déjà formulée par les philosophes de l'antiquité, en particulier par Lucrèce : *Rien ne se crée ; rien ne se perd* ; elle a, de plus, mis en évidence l'incontestable identité de la composition essentielle des corps inorganiques et des êtres vivants, puisque ses analyses les plus minutieuses ne lui ont jamais permis de découvrir dans les principes immédiats de ces êtres d'autres éléments fondamentaux que ceux de l'air, de la terre et de l'eau.

Qu'elles soient mathématiques, astronomiques,

(1) *La Synthèse Chimique*, pages 272 à 277.

physiques ou chimiques, les connaissances scientifiques, provenant de la cosmologie, ont donc profondément miné la base même de toutes les croyances théologiques et provoqué la ruine irréparable de ces dernières, suivant la remarque déjà faite dans la première partie de cet opuscule : en habituant l'homme à voir les choses telles qu'elles sont et à remplacer les volontés surnaturelles par des lois naturelles ; en substituant des explications précises, démontrables, invincibles, aux affirmations sans preuves par lesquelles les générations antérieures se laissaient leurrer ; en nous permettant de prévoir les phénomènes dont le monde extérieur est le théâtre et de les modifier à notre avantage ; en donnant à l'activité pratique et au génie d'entreprise une audace imperturbable, poussée, en chimie, jusqu'à la conception et à la création de corps synthétiques qui n'existent pas naturellement ; bref, en changeant l'orientation de la pensée humaine et en substituant l'esprit positif à l'esprit théologico-métaphysique.

La science et la théologie sont, dès lors, devenues radicalement incompatibles, irréconciliables, et l'élimination de la dernière s'est imposée.

Loin d'être altéré par l'ensemble des sciences relatives à l'homme, par la biologie, la sociologie et la morale qui nous restent à examiner, ce grand résultat général de la philosophie cosmologique est, au contraire, confirmé et fortifié par elles. Les considérations qui vont suivre en seront le témoignage.

La transition de la Chimie à la *Biologie* s'effectue



aisément par la Chimie organique, qui doit, au fond, être regardée comme le chapitre premier de la Biologie, et par l'analyse des phénomènes d'assimilation et de désassimilation communs à tous les êtres vivants.

De même que la Géométrie et les autres sciences cosmologiques sont nées des arts qui leur correspondent, la Biologie a trouvé les premiers matériaux de sa constitution dans la chasse, la pêche, la vie pastorale, la culture des végétaux et des animaux, la médecine empirique et la connaissance concrète, lentement développée de l'anatomie et de la physiologie humaines, c'est-à-dire dans la satisfaction des nécessités journalières les plus impérieuses.

Pourtant, aucune histoire scientifique n'est plus propre à démontrer la rareté et la difficulté du génie théorique ; car, durant des milliers d'ans, les hommes ont sacrifié d'innombrables quantités de victimes animales et même humaines, soit à leurs besoins alimentaires, soit aux Dieux, sanguinaires comme eux, qu'ils adoraient ; ils avaient même coutume d'offrir, plus spécialement, à ces Dieux, le cœur comme un morceau de prédilection, et, cependant, le rôle physiologique de cet organe et la théorie de la circulation du sang, qui sont le point de départ scientifique de ces études, n'ont été découverts qu'au XVII<sup>e</sup> siècle de notre ère, par Michel Servet et par Harvey.

A plus forte raison, la notion même des fonctions vitales est-elle restée, jusqu'au triomphe des mé-

thodes positives, obscurcie par la théologie ou la métaphysique. C'est seulement depuis de Blainville et Auguste Comte qu'on a eu la sagesse de répudier la chimère du principe vital, de se borner à la constatation pure et simple des faits, et de concevoir la vie « comme un phénomène général, intestin et continu, de composition et de décomposition, « s'accomplissant dans un organisme déterminé, « placé dans un milieu convenable ».

Ce phénomène, particulier aux êtres vivants, s'observe, en effet, chez tous ces êtres et dans tous les organes de chacun d'eux ; d'aucuns n'en présentent même pas d'autre. Mais il existe des êtres vivants chez lesquels ce phénomène n'est pas solitaire et dont l'organisme est, en outre, doué de fonctions plus complexes que celles de la vie purement végétative.

Ainsi, la vie peut se manifester sous la forme de la végétalité seule, comme chez les plantes ; de la végétalité et de l'animalité combinées, comme chez les animaux inférieurs ; de la végétalité, de l'animalité et de la socialité réunies, comme chez les animaux supérieurs.

On passe de l'état physico-chimique à la végétalité, de la mort à la vie, par la rénovation matérielle, à laquelle tous les êtres vivants sont fatalement soumis, et qui a, pour attributs, le développement, la reproduction, et la mort qui restitue au monde inorganique tous les matériaux passagèrement affectés à la vie et assure la permanence générale de la sta-



tique chimique du milieu dans lequel nous sommes plongés.

On passe de la vie végétative à la vie animale, par la rénovation matérielle indirecte, propre aux êtres vivants qui ne sont pas organisés pour vivifier spontanément les éléments physico-chimiques et qui ont besoin pour se nourrir, à la fois de substances inorganiques, air, eau, sels divers, et de matériaux déjà organisés, c'est-à-dire d'autres êtres vivants, végétaux ou animaux. Ce second mode de vitalité est essentiellement caractérisé par la sensibilité, qui permet à l'être vivant de percevoir la pâture ou la proie alimentaire qui lui est indispensable, et par la contractilité qui lui permet de s'en emparer. De plus, tandis que la vie végétative est continue, la vie animale, sensitive ou motrice, est intermittente ; elle présente des intervalles de repos et elle s'exerce au moyen d'organes qui sont soumis aux lois de l'habitude et du perfectionnement.

De la combinaison de la dernière de ces lois de la vie animale avec la loi de la reproduction, découle l'hérédité, qui, de génération en génération, accumule, développe et fixe, dans l'espèce, les modifications acquises par l'individu.

Enfin, on passe de la vie animale à la vie sociale par la vitalité intermédiaire entre les sensations et les mouvements, car c'est par ce dernier mode de vitalité que les premières sont appréciées et les seconds gouvernés. Cette vitalité supérieure est surtout excitée par l'alimentation carnassière terrestre

qui suppose, dans la recherche et la capture de la proie, une vigilante acuité des sens, une efficace coordination des mouvements, et une appréciation rationnelle des impressions et des impulsions, sans laquelle le but ne serait jamais atteint.

Grâce à tous ces éléments de transition, il existe, entre l'ordre extérieur et l'ordre humain, une admirable continuité ; la biologie permet de s'élever insensiblement jusqu'au second, à l'aide de la classification méthodique et hiérarchique des êtres organisés contemporains, qui n'est elle-même que la répétition synoptique de la succession graduelle de ces diverses catégories d'êtres dans le passé géologique, dont la paléontologie nous fait suivre, d'une manière presque continue, les diverses phases.

Ce tribut n'est, d'ailleurs, pas le seul que la biologie apporte à l'ensemble de la philosophie positive ; elle contribue encore à sa consolidation et à son essor, en démontrant : que tous les êtres vivants sont d'abord subordonnés aux lois de la matérialité ; que l'homme est essentiellement assimilable aux autres animaux ; qu'il n'existe pas de fonction sans organe ; enfin, que les facultés, intellectuelles et morales, ont leur siège dans un appareil organique parfaitement déterminé, et que ces facultés, dont Auguste Comte a fait, après Gall, une magistrale analyse, sont, comme les autres fonctions, soumises aux lois générales de la biologie ; elles ne sont pas plus immortelles qu'immatérielles.

Aussi, est-ce par le prolongement de l'étude des



facultés cérébrales de l'homme, dont le développement dépend des contemporains et des ancêtres, autrement dit de la société, qu'on passe de la Biologie à la Science sociale ou *Sociologie*.

*La Sociologie* (1), dont Aristote, Bossuet, Montesquieu, Turgot, Condorcet, ont jeté les premières bases, est, avec la conception générale de la philosophie positive, dont nous poursuivons ici l'exposé sommaire, la grande construction personnelle, originale, d'Auguste Comte. C'est une science positive nouvelle, entièrement due à son génie, datant par conséquent du XIX<sup>e</sup> siècle ; elle a pour objet l'étude de la structure et du développement naturel des sociétés et, spécialement, des sociétés humaines, car les quelques sociétés animales que nous pouvons observer et comparer aux nôtres, ne fournissent que des renseignements et des moyens de vérification très secondaires.

Généralisant, à l'égard de cette science, une méthode d'analyse, empruntée à la mécanique, et qu'il a transportée dans toutes les autres branches de la philosophie positive, Auguste Comte a dénommé le premier objet de la Sociologie, *Statique sociale*, ou théorie de l'ordre et de l'équilibre des sociétés, et le

(1) Cette partie de la philosophie positive est exposée dans le tome II du Résumé de Jules Rig, qui lui est tout entier consacré ; elle est, en outre, l'objet d'une brochure spéciale de M. Camille Monier, dans la série des ouvrages de vulgarisation de la Société Positiviste, 10, rue Monsieur-le-Prince.

second, *Dynamique sociale*, ou théorie de leurs progrès ou de leur évolution.

La dynamique est subordonnée à la statique, attendu qu'en Sociologie, comme en Cosmologie, d'ailleurs, et en Biologie, *le progrès n'est jamais que le développement de l'ordre.*

Les études de statique sociale portent sur l'anatomie des sociétés et sur les appareils fondamentaux dont l'association constitue ce qu'on nomme si justement le corps social : la propriété, la famille, le langage, le gouvernement, la religion ; mais, les sociétés étant des organismes, ces appareils ne peuvent être considérés isolément que par abstraction et pour les commodités de notre esprit, impuissant à embrasser simultanément un grand nombre de questions ; en réalité, ces appareils sont solidaires ; ils forment un système cohérent, et, conformément à la seconde loi de mécanique générale, citée plus haut, le perfectionnement de chacun d'eux suppose une modification correspondante dans les autres. On voit, par anticipation, qu'un tel résultat serait vainement poursuivi sans le secours de la science supérieure qui réagit sur la sociologie et sur toute la hiérarchie encyclopédique, c'est-à-dire sans la Morale, dont la suprématie devient franchement péremptoire à partir du degré que nous venons d'atteindre.

Quoi qu'il en soit, les sociétés humaines sont composées d'êtres vivants, soumis à l'inéluctable loi de la rénovation matérielle ; elles ne peuvent s'ins-



taller sans assurer, d'abord, la satisfaction de cet impérieux et incessant besoin, et leur établissement implique un substratum géographique, un territoire assez pourvu de ressources pour garantir à la collectivité un minimum indispensable d'aliments, de vêtements et d'habitations.

Ces ressources, d'abord extrêmement restreintes et précaires, se sont développées pendant la série des âges, et le capital, qui n'est, sous tous les aspects, que du travail accumulé, s'est peu à peu étendu, parce que, d'une part, *tout individu peut produire plus qu'il ne consomme*, et parce que, d'autre part, *les produits sont susceptibles de durer plus de temps qu'il n'en faut pour les renouveler*.

Grâce à ces deux conditions, la répartition du travail a pu s'opérer dans la masse humaine ; celle-ci n'a pas été absorbée, tout entière, par l'exercice de la vie pratique essentielle et des mêmes fonctions ; l'industrie, le commerce et la banque ont tour à tour pris place à côté de l'agriculture, et un certain nombre d'hommes ont pu jouir d'un loisir relatif et de la faculté d'agir sur les autres par persuasion, surtout quand la *Propriété*, d'abord universellement collective, est devenue individuelle et a garanti l'indépendance à ses détenteurs.

C'est grâce à la propriété que les vieillards, les prêtres, les poètes, les artistes, les savants et les philosophes ont pu surgir et subsister ; c'est sur elle que reposent la fondation des cités, la formation de la classe politique et administrative, celle de la classe

contemplative, vouée à la culture intellectuelle et morale, en un mot, tous les organes dont l'influence a été si décisive dans le développement général de la civilisation.

A tous égards, donc, la propriété sert de fondement à l'édifice social et sa constitution ne saurait être trop respectée ; mais, en raison même de sa nature et de son importance, elle doit être socialisée, du moins dans son usage, et ne pas être seulement considérée, suivant l'exemple de quelques vils producteurs de fumier, comme un privilège individuel et sans limites, dotant l'égoïsme de la licencieuse faculté de satisfaire toutes ses fantaisies et tous ses vices.

*La richesse est sociale dans sa source ; elle doit l'être aussi dans sa destination, tout en conservant une appropriation personnelle pour être employée, avec une digne indépendance, au service de la Famille, de la Société, de l'Humanité (1).*

La réglementation de la propriété ne peut, par conséquent, procéder que de la morale, qui, sous la forme théologique, judaïque, catholique et islamique, notamment, a déjà su lui imposer des devoirs assez éminents.

Cette conclusion s'impose avec plus d'énergie et de netteté à l'égard du second appareil constitutif de l'organisme social, la *Famille*, qui établit, entre

(1) Formule d'Auguste Comte, complétée par Pierre Laffitte.



les diverses catégories d'êtres humains, des rapports plus durables, plus intimes, moins exclusivement personnels, et beaucoup mieux déterminés.

La Famille se compose, en effet, d'êtres, différant d'âge, de sexe, de nature et d'aptitudes, mais qui sont liés entre eux par des sentiments et des intérêts communs, et qui, sous peine de dislocation, doivent vivre volontairement en harmonie ; car aucune force coercitive ne saurait les y contraindre. C'est la molécule sociale ; c'est une société rudimentaire, de la même nature que la société générale ; le passé, le présent et l'avenir s'y trouvent représentés, par les ancêtres, les parents, les enfants, et les conditions de solidarité et de continuité, grâce auxquelles les sociétés plus étendues se maintiennent, y sont essentiellement remplies.

Dans tous les cas, la Famille est un appareil indispensable à l'existence de la société, puisqu'il a pour fonction, non seulement de produire, conserver et élever l'enfant, mais encore de lui apprendre à vivre en collectivité, en réfrénant ses instincts personnels et en excitant ses sentiments sociaux, en lui transmettant le langage, les idées et les mœurs de la société dont il est appelé à devenir membre.

Pour toutes ces raisons, la Famille est une incomparable école morale, intellectuelle et politique ; aucune institution artificielle ne saurait la remplacer et la Sociologie se trouve d'accord avec la Morale pour proclamer que *le mariage est un devoir* et que *l'homme doit nourrir la femme*, pour permettre à

celle-ci de demeurer au foyer domestique et de remplir convenablement ses fonctions normales de compagne, de mère, d'éducatrice et de ménagère.

De toute manière, les sociétés humaines se composent, non d'individus, mais de familles ; toutefois, pour s'agrèger, pour s'associer, pour concourir utilement à la constitution de l'organisme social, et même pour maintenir celle qui leur est propre, ces familles ont besoin d'un système général de communication qui leur permette de faire connaître aux autres leurs idées et leurs sentiments. Ce système est représenté par le *Langage*, véritable interprète de tous les besoins de la personnalité et de la sociabilité, véhicule, au travers des sociétés actuelles et au travers des âges, de tous les matériaux que l'activité cérébrale emploie, trésor public inépuisable et continuellement enrichi dans lequel l'Humanité consigne toutes ses acquisitions, toutes ses espérances, même ses illusions et ses erreurs.

Le Langage, en effet, n'est pas réduit, dans les sociétés florissantes, comme dans les sociétés primitives, à la forme mimique et orale ; l'écriture, puis l'imprimerie lui ont fourni les moyens de se perpétuer et de prendre une extension inouïe, dans le temps et dans l'espace, et il a trouvé dans la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture, une expression idéale, souvent propre à susciter les plus nobles aspirations dans l'âme humaine.

C'est sous ces aspects surtout que le Langage



devient justiciable de la morale, car l'art lui-même est oisieux ou méprisable quand il méconnaît que, suivant la belle prescription formulée par Auguste Comte : « *il ne doit idéaliser la réalité que pour nous améliorer* ».

Mais, en dépit des modes multiples de son action, le Langage, associé à la propriété et à la famille, ne suffit pas encore pour expliquer la formation et la cohésion de l'organisme social ; une coordination plus forte et plus efficace de toutes les familles qui le composent est due au *Gouvernement*.

Ce quatrième grand appareil fondamental et permanent de toute constitution sociale se dédouble en gouvernement temporel et en gouvernement spirituel.

La subordination nécessaire du premier de ces deux modes à la morale n'est pas douteuse, bien que, comme son nom le rappelle, le gouvernement temporel soit simplement relatif à l'époque à laquelle il convient, et qu'il n'y ait jamais, en réalité, que des gouvernements provisoires, par suite de l'obligation dans laquelle cet appareil se trouve de s'adapter à un milieu dont les modifications sont continues.

Le gouvernement temporel est, en effet, l'organe, le représentant et le défenseur des besoins collectifs ; c'est sa raison d'être, sa nature, sa fonction ; c'est à lui qu'incombe le soin de subordonner les intérêts particuliers aux intérêts généraux, les parties à l'ensemble, et les préoccupations sociales constituent

le plus élémentaire, comme le plus impérieux de ses devoirs.

Mais, obligé de répondre à des nécessités immédiates et journalières, le gouvernement temporel doit agir vite ; il ne peut le faire qu'impérativement, au moyen de l'autorité et de la force, surtout quand les circonstances exigent qu'il protège la société contre des dangers extérieurs ou qu'il maintienne l'ordre intérieur menacé par les perturbateurs anarchiques, qui rêvent d'opérer des changements intempestifs, ou par les rétrogrades qui tentent de s'opposer à la paisible évolution du progrès.

Tout autre est l'action du gouvernement spirituel qui a pour fonction de modifier les esprits et les cœurs. Ce second mode de gouvernement constitue un appareil de coordination bien supérieur au précédent, quoique plus lent ; il agit au moyen du conseil et de la persuasion ; il détermine la libre adhésion des familles au concours qu'elles apportent à l'activité et à l'évolution communes ; lorsqu'il s'exerce sous la forme scientifique, il impose au monde l'adoption d'un certain nombre de vérités permanentes ; il relie, d'une manière indissoluble, les sociétés présentes à toutes celles qui les ont précédées ; il peut aspirer légitimement à rallier l'Humanité tout entière, actuelle et future, par un même système d'opinions communes (1), par une même *Religion*.

(1) On consultera avec fruit sur ce sujet les deux opuscules de philosophie sociale d'Auguste Comte : *Considérations philoso-*



Finalement, c'est la *Religion* qui rend l'organisme social synthétique ; c'est le plus général et le plus noble de tous les appareils qui le composent ; c'est le plus propre à rallier l'ensemble des familles et à les régler, de manière à les identifier autant qu'il est possible et à obtenir le maximum d'harmonie dans leur union et leur concours, parce que, de tout temps et de toute nécessité, les sentiments et les actes des hommes, sont, avant tout, gouvernés par leurs opinions ou leurs croyances.

En vertu de cette particularité, la *Religion* est aussi le plus modifiable des appareils sociaux, et, en fait, chaque fois que les connaissances ont été suffisamment modifiées par la raison pratique et par la raison théorique, la *Religion* s'est transformée, et ses transformations ont été suivies, conformément à la loi d'évolution que nous avons exposée au début de cet opuscule, d'un changement profond dans l'état général des sociétés.

C'est pour ce motif que la *Dynamique sociale* ou étude du développement des sociétés, qui constitue la seconde partie de la *Sociologie* et la philosophie de l'histoire, se résume, en dernière analyse, dans la philosophie de l'histoire de la religion elle-même ; car c'est sous l'influence prédominante de l'évolution des croyances publiques que les sociétés hu-

*phiques sur les sciences et les savants* (1825) ; *Considérations sur le pouvoir spirituel* (1826), dans lesquels le dessein des deux grandes constructions philosophique et politique, qu'il a plus tard exécutées, se trouve clairement exposé.

maines, ont successivement passé, en Occident du moins, de l'état Fétichique primitif à l'état Astrolâtrique, de l'Astrolâtrie au Polythéisme, du Polythéisme au Monothéisme, du Monothéisme à l'état métaphysique, et, enfin, à l'état scientifique, d'abord spécial, incomplet et spontané, puis général et systématique, encore en voie d'organisation, dont la philosophie positive est le préambule décisif.

Cet immense mouvement se prolonge à travers plus de six mille ans d'histoire ; il embrasse, au minimum, les temps écoulés depuis l'époque des grandes pyramides d'Égypte jusqu'à nos jours ; il est donc, dès maintenant, assez étendu pour que les philosophes qui l'étudient scientifiquement puissent déterminer, avec précision, la nature, la direction, le but de toute la civilisation, but qui paraît bien évidemment être, ainsi que nous nous efforcerons du moins de le montrer dans un instant, la réalisation de l'unité du genre humain au moyen de l'établissement d'une religion scientifique universelle.

Ce but sera d'autant plus rapidement atteint que l'esprit scientifique a complété toutes les conquêtes, que nous venons de passer trop rapidement en revue, en s'emparant de la *Morale*, qui, malgré sa participation permanente aux phénomènes réservés à la Sociologie, doit être érigée en science distincte de celle-ci, parce qu'elle concerne beaucoup plus l'individu que l'espèce.

La *Morale* a pour objet l'étude scientifique de la



nature humaine et des moyens de la perfectionner ; c'est à la fois une science et un art ; à ce titre, elle se décompose en morale théorique et en morale pratique.

La morale théorique poursuit la connaissance positive de l'homme. Or, l'homme est un animal sociable ; l'étude approfondie de sa nature et de ses conditions d'existence, qui déterminent ses devoirs, impose donc la connaissance préalable des lois de la société et de l'animalité, c'est-à-dire les lumières de la sociologie et de la biologie, et, par suite, celles de toutes les autres sciences auxquelles celles-là sont elles-mêmes subordonnées.

C'est pourquoi la Morale, la plus complète des sciences, se trouve placée au sommet de l'échelle encyclopédique et ne peut réellement devenir scientifique qu'en dernier lieu ; mais, par exception, elle synthétise toute la philosophie positive, à laquelle elle sert de destination permanente et de couronnement.

D'ailleurs, de même que la Morale a l'homme pour sujet, elle l'a aussi pour objet, et elle est, en outre, la science de l'éducation ; sous ce nouvel aspect, elle devient pratique ; elle combine l'art avec la théorie, la politique avec la philosophie, car elle se propose, non seulement de découvrir et d'enseigner les devoirs qui incombent naturellement à l'homme, envers lui-même, envers la famille, envers la société, envers l'Humanité, mais encore d'instituer leur pratique et leur respect.

En raison de la décrépitude croissante et incurable de la morale théologique, la constitution et la mise en vigueur de la morale scientifique représentent le besoin le plus urgent des sociétés modernes ; c'est un problème inéluctable que la philosophie positive peut seule aborder avec chances de succès, et sa première solution, formulée par l'illustre auteur de cette philosophie, a été pour lui la cause de préoccupations si constantes qu'on a pu légitimement dire qu'il avait la *passion de la morale* (1).



De la base au faite, de la mathématique à la morale, reliées l'une à l'autre par l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie et la sociologie, la philosophie positive est un monument harmonique, homogène, cohérent, indivisible ; l'enchaînement de ses diverses parties ne présente aucune solution de continuité, aucune fissure par lesquelles la théologie puisse s'insinuer, de nouveau, dans les conceptions humaines. C'est l'œuvre la plus puissante que le génie philosophique ait jamais enfantée, parce qu'elle condense, coordonne, systématise tout ce que l'esprit scientifique a produit dans tous les temps

(1) Cette portion capitale de la philosophie positive sera prochainement l'objet de deux brochures de vulgarisation, consacrées, l'une à la morale théorique, l'autre à la morale pratique.



et dans tous les domaines, et surtout parce qu'elle n'est, dans son ensemble, qu'une représentation, fidèle et grandiose, de la réalité.

Cet ensemble ne doit plus être, désormais, un seul instant perdu de vue par les véritables philosophes; ils doivent, au contraire, lui subordonner toutes les études de détail, dans le but de perfectionner sa structure et de hâter son développement, qui procurera, sans nul doute, à l'Humanité future, une incomparable supériorité sur l'Humanité passée et même présente.



*TROISIÈME PARTIE*

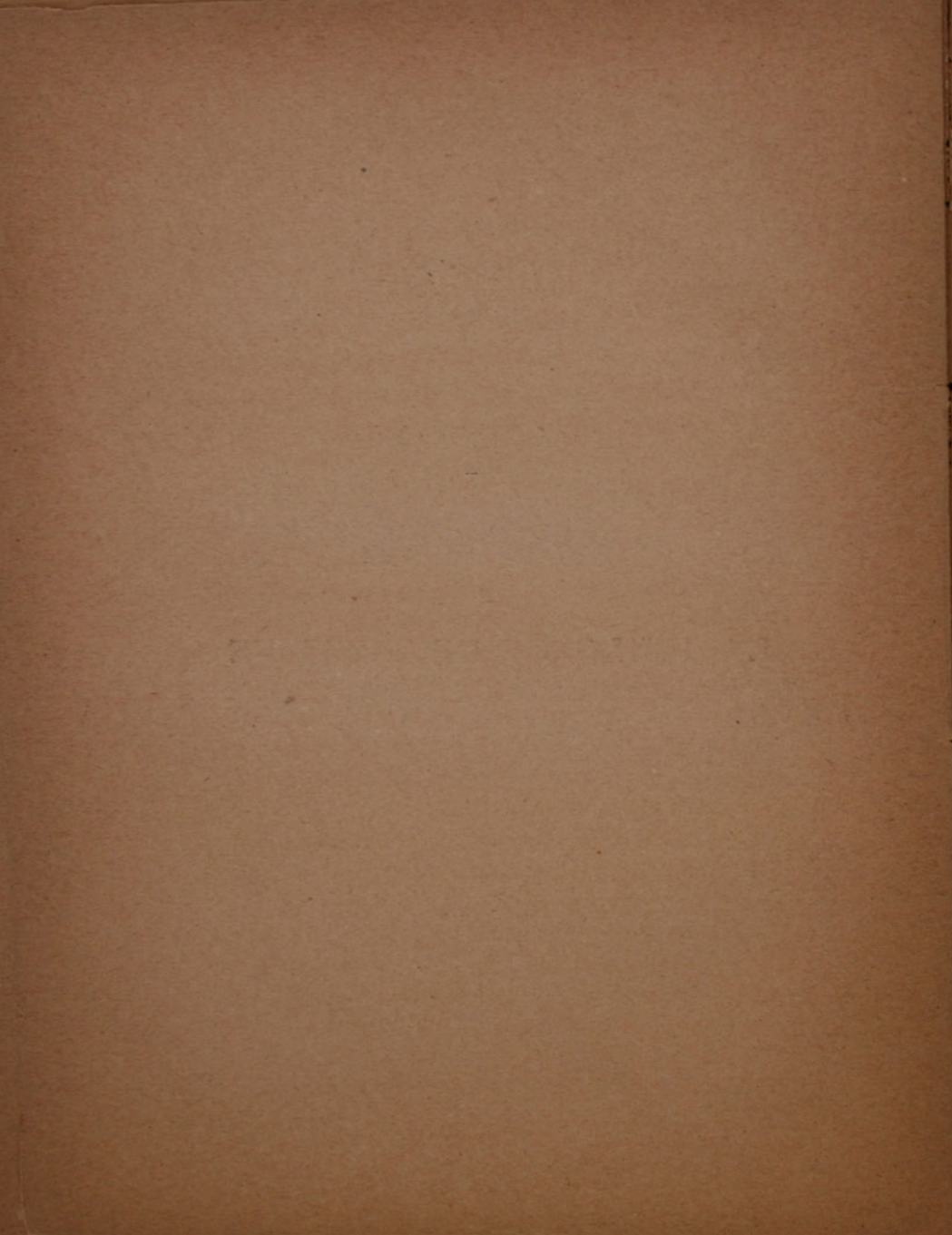
---

DESTINÉE

DE

LA PHILOSOPHIE POSITIVE





**La philosophie positive constitue une philosophie de l'histoire des sciences, un plan naturel d'éducation, une méthode générale de raisonnement ; elle éclaire l'activité pratique autant que la spéculation philosophique ; elle précise la notion d'Humanité ; elle est seule capable d'universalité et d'éternité ; elle réalisera l'unité du genre humain.**

L'enchaînement des sciences, tel qu'il existe dans la hiérarchie encyclopédique dont nous venons de monter successivement les degrés, n'est pas simplement logique. L'évolution scientifique et le développement intellectuel de l'Humanité se sont, réellement, effectués, dans le cours des âges, en allant du monde à l'homme, suivant le mode de progression que cette hiérarchie représente.

La classification des sciences, opérée par la philosophie positive, n'est que la consécration de la filiation historique ; les sciences y sont disposées, non seulement dans leur ordre de subordination réciproque, mais aussi dans leur ordre chronologique d'apparition qui est nécessairement identique. Ainsi la philosophie positive constitue, par surcroît, la véritable philosophie de l'histoire des sciences, d'autant mieux que la classification historique s'applique



à leurs parties intérieures, aussi bien qu'à leurs masses respectives.

Or, l'individu reproduit l'espèce, dans son évolution personnelle ; seule, la vitesse des deux mouvements diffère, parce que chacun de nous, bénéficiant de la somme des facilités, péniblement et successivement obtenues par les prédécesseurs, peut franchir, dans le court espace de sa vie éphémère, des intervalles que l'Humanité a mis, antérieurement, des siècles à parcourir.

La philosophie positive comporte donc encore, et comportera toujours, un plan naturel, c'est-à-dire aussi rationnel que possible, d'éducation scientifique, pour les jeunes générations ; les études abstraites qui la caractérisent peuvent être poursuivies de la quatorzième à la vingt-et-unième année, selon les instructions d'Auguste Comte ; il convient seulement qu'elles soient précédées, de sept à quatorze ans, par un enseignement concret, judicieusement institué, dans le but d'exciter l'imagination par l'étude de la poésie, du dessin, de la musique, et de pourvoir l'intelligence de tous les matériaux d'observation sans lesquels les conceptions générales se transforment aisément en verbiage.

Pour émanciper le public, pour le mettre à l'abri de tout retour offensif de la théologie, pour l'amener à la plénitude de la positivité, il n'existe pas d'autre voie que la route suivie par l'esprit scientifique pour arriver à la même destination.

C'est sans motif plausible, en vérité, qu'on recu-

lerait effrayé, devant l'ampleur de ce système d'éducation et qu'on considérerait l'acquisition du patrimoine mental qu'il représente comme excédant la capacité des intelligences moyennes; il ne s'agit pas, en effet, de transformer tous les hommes en mathématiciens, astronomes, physiciens, chimistes, biologistes, sociologues et moralistes, mais de les familiariser avec les idées fondamentales et les méthodes de travail qui distinguent l'esprit positif.

Les études scientifiques, ainsi comprises et pratiquées, exigent certainement beaucoup moins d'efforts que les programmes actuels de l'enseignement.

Ces programmes, d'ailleurs, renferment déjà la plupart des matières de la philosophie positive; mais ils forment un amas confus et anarchique de notions concrètes et abstraites, d'histoire naturelle et de théories, de lois générales et d'applications pratiques, et ils sont ordinairement élaborés de telle manière qu'il semble que le jeune étudiant doit faire, de chacune de leurs parties, l'objet spécial de sa carrière.

Cette pédagogie est d'autant plus vicieuse qu'elle n'est ni inconsciente ni aveugle. C'est un système qui répond à la préoccupation, de plus en plus en faveur, de rendre l'enseignement hâtif et utilitaire. Les meilleurs esprits n'arrivent pas, à cet égard, à faire la part des notions fondamentales nécessaires à l'ensemble des hommes et des femmes, part qui forme le véritable objet de l'éducation



publique, et celle des connaissances exclusivement réclamées par l'exercice d'une profession déterminée.

Ainsi, M. Maurice Lévy, dans le remarquable discours qu'il a prononcé, le 17 décembre 1900, à la séance publique annuelle de l'Académie des Sciences, sur l'évolution scientifique pendant tout le cours du siècle terminé, disait :

« Nous nous sommes habitués à trop séparer dans notre enseignement, à tous les degrés, la doctrine de l'application. Il faut, au contraire, les réunir. Dès l'école primaire, il faut montrer la science dans l'application, et l'application dans la science, et il faut maintenir cette méthode unitaire dans toute la hiérarchie de notre enseignement ».

C'est sous l'inspiration d'idées analogues, sans doute, que les programmes de l'enseignement secondaire viennent d'être réformés, en France, de telle sorte que les jeunes gens peuvent suivre, de très bonne heure, les voies les plus divergentes, et que, dans nos lycées et collèges, les classes de mathématiques élémentaires et spéciales ont perdu toute homogénéité ; elles sont déjà sectionnées en autant de classes préparatoires qu'il y a de grandes écoles spéciales du gouvernement auxquelles les élèves de ces classes se destinent.

On ne peut obtenir, par ces procédés, que des intelligences bornées et des cœurs sans tendresse, et, le plus souvent, on ne produit que des débiles, des bavards et des vaniteux. Seule, l'éducation syn-

thétique que la philosophie positive préconise est apte à faire des hommes.

Cette philosophie peut d'autant plus légitimement prétendre au privilège de ce dernier résultat, ambition suprême de tous les éducateurs qui ont conscience de leurs devoirs, qu'elle discipline admirablement l'intelligence, en ouvrant à toutes les facultés de celle-ci une incomparable école d'application, et en l'initiant, d'une manière usuelle, aux procédés les plus efficaces que l'art du raisonnement puisse mettre en œuvre.

On n'apprend à raisonner qu'en raisonnant, et une méthode générale de raisonnement ne peut résulter que du concours de toutes les méthodes particulières, imposées dans les divers domaines où notre pensée est parvenue à des conceptions précises, certaines et démontrables.

Incontestablement, cette méthode générale est une et indivisible; elle est implicitement en jeu dans chacun des départements de la philosophie positive; mais chacun d'eux exige aussi une application plus intense d'un de ses organes spéciaux, et l'esprit individuel n'est véritablement dans toute sa vigueur que lorsqu'il a été soumis au régime prolongé, intégral et sévère, de ces divers exercices.

Par exemple, l'usage de la déduction prédomine dans la mathématique; celui de l'observation minutieuse et longue, en astronomie; celui de l'expérimentation, en physique; celui des nomenclatures



systématiques, en chimie ; celui de la comparaison et des classifications qui en sont la conséquence, en biologie ; celui de la méthode historique ou de la filiation, en sociologie ; celui de la méthode subjective qui ramène tout au point de vue humain, en morale.

La philosophie positive est donc l'institutrice logique, par excellence ; elle met à la disposition de l'esprit un merveilleux outillage, grâce auquel il peut attaquer hardiment les sujets les plus complexes et les plus difficiles, théoriques ou pratiques.

La philosophie positive établit, en effet, une intime harmonie entre la science et l'art ; sa doctrine et sa méthode conviennent également à l'activité mentale et à l'activité physique ; elle assigne aux sentiments et aux actes la même préoccupation et le même but qu'aux pensées ; et, comme elle démontre que les lois naturelles ne sont pas moins impérieuses, en morale et en sociologie, qu'en biologie et en cosmologie, et que tout perfectionnement résulte d'une soumission rigoureuse à leurs prescriptions, comme elle n'est pas moins apte à diriger rationnellement l'éducation et la politique que les industries relatives aux êtres vivants ou au monde, elle met fin à la coexistence, à l'antagonisme et au conflit de l'esprit théologico-métaphysique et de l'esprit positif ; elle devient souveraine maîtresse de l'intelligence, du cœur et du caractère ; elle détermine une indissoluble unité dans l'appareil cérébral de tous ceux qu'elle inspire, et

on ne saurait concevoir de remède plus spécifique à l'anarchie dont les sociétés modernes sont atteintes, car elle possède autant d'efficacité pour rallier les collectivités que pour régler les individus.

Sous ce dernier rapport, la philosophie positive se recommande à l'attention publique, à la fois par sa supériorité scientifique sur laquelle nous avons dû plus spécialement insister dans cet opuscule, et par sa valeur morale et sociale exceptionnelle qui fera l'objet d'autres publications.

La philosophie positive excite spontanément la vénération, en faisant ressortir le rôle immense que le passé, dont nous sommes les légataires universels, a joué dans la formation de nos connaissances, de nos institutions et de nos mœurs ; elle peut même la cultiver et la développer systématiquement, en combinant l'histoire des découvertes et des grands hommes auxquels elles sont dues, avec l'exposition des théories abstraites qui peut alors devenir aussi salubre pour le cœur que pour l'esprit, et provoquer, jusque dans l'enseignement scientifique, en apparence le plus aride, de tendres émotions.

En outre, la philosophie positive stimule directement le sentiment social : d'une part, parce qu'elle révèle à l'individu tout ce qu'il doit aux autres et lui enseigne que toutes les fonctions ont définitivement, qu'on le veuille ou non, la société pour objet ; de l'autre, parce qu'elle détourne les hommes de toute préoccupation extra-terrestre et les pousse nécessaire-



ment à agir, en ce monde, pour l'amélioration de leur propre condition qu'ils ne peuvent obtenir sans le secours d'autrui.

Enfin, la philosophie positive fait surgir et établit, sur une base consistante et précise, la notion d'Humanité.

Car, la philosophie positive n'est pas une création individuelle, une invention d'Auguste Comte, un système purement subjectif. Le positivisme n'est pas le comtisme, bien que sa constitution définitive soit l'œuvre d'un incomparable génie ; il est le résultat d'un immense ébranlement social dont Auguste Comte lui-même n'a jamais eu la folle prétention de personnifier toute l'étendue.

« C'est un grand mérite du positivisme, écrivait-il en 1852, de pouvoir être nettement qualifié sans ces noms d'homme, que durent employer les vagues systématisations antérieures, bouddhisme, christianisme, mahométisme, kantisme, etc..... Aussi n'ai-je jamais négligé de repousser les titres qu'une admiration irréfléchie voulut quelquefois emprunter à ma personne pour ma doctrine. Nous devons surtout maintenir et préconiser la grande continuité humaine d'après laquelle je suis seulement l'*organe* individuel dont l'Humanité se sert pour systématiser sa destinée finale » (1).

La loi de l'évolution de l'esprit humain qui expli-

(1) *Correspondance inédite d'Auguste Comte* : 1<sup>re</sup> série. Lettre à M. Deullin, p. 218.

que tous les phénomènes de cette évolution, leur ordre de succession et la fatalité du triomphe de la philosophie positive, est une loi naturelle ; elle a le même caractère que les lois générales de la mécanique ou des autres sciences ; elle est indépendante de l'observateur. De plus, cette loi proclame implicitement que tous les siècles et tous les grands hommes qui les ont illustrés ont concouru à la fondation et à l'avènement de la philosophie positive.

Cette philosophie constitue donc un fond commun, une œuvre collective ; elle a pour auteurs tous les peuples, passés et présents, qui, considérés dans leur ensemble, sont assimilables, suivant la belle pensée de Pascal et de Condorcet, à un peuple unique dont la continuité d'action sur le monde, l'homme et la société, équivaut à une Providence permanente dont l'intelligence, le pouvoir, la protection et les bienfaits ne cessent de s'accroître.

Par conséquent, la philosophie positive ne convient pas, exclusivement, aux sociétés les plus éclairées ; elle n'est pas seulement destinée à se répandre dans toute la civilisation occidentale, dont elle est le fruit le plus précieux ; elle convertira, tôt ou tard, l'universalité des hommes, et jouira de l'éternité.

En effet, elle est et sera, partout et toujours, nécessaire aux hommes, quels que soient le lieu, la société, la race et l'époque, auxquels ils appartiennent.

C'est bien inutilement que de puérils rhéteurs, volontairement obsédés par quelques particules déta-



chés du monument colossal dont Auguste Comte fut l'ordonnateur général et complémentaire, s'agitent pour représenter la philosophie positive comme une sorte de doctrine léthargique, pernicieuse pour l'évolution ultérieure de notre espèce, assignant tout au moins des bornes à la science, et condamnée à se laisser rapidement dépasser par les progrès de celle-ci.

De même que la philosophie positive embrasse toutes les vérités fondamentales, antérieurement acquises, elle reste perpétuellement ouverte à toutes les vérités nouvelles que l'Humanité pourra découvrir.

Fille de la science, identifiée avec elle, elle évoluera avec elle; par suite, elle est exempte des germes de mort que ses devancières ont toujours renfermés, même dans leur plus superbe splendeur, en raison de leur absolutisme, de leur rigidité et de leur inaptitude radicale à s'adapter aux modifications incessantes que le milieu social subit.

La philosophie positive permet, au contraire, de concevoir rationnellement, et de réaliser effectivement, une religion démontrée, universelle et éternelle, qui déterminera l'équilibre mental, moral et social, de notre espèce.

Cette religion scientifique unit déjà manifestement tous les savants spéciaux, mathématiciens, astronomes et autres, qui sont unanimement d'accord en ce qui concerne la science particulière qu'ils cultivent, de préférence; il est si peu chimérique d'espérer que la philosophie qui se dégage de l'ensemble

de ces sciences obtiendra le même succès, que le positivisme est, dès maintenant, en fait, pratiqué par des adeptes des deux sexes, appartenant à toutes les nations du globe et à toutes les classes.

Donc, la philosophie positive finira par faire triompher, sur toute la surface de notre planète, une opinion commune durable ; elle réalisera l'unité mentale du genre humain ; elle inaugurerà le règne de la morale et de la fraternité universelles.

Sous son empire, l'Humanité cessera de se fractionner en nations égoïstes et jalouses ; les peuples transformeront en solidarité volontaire leur solidarité spontanée ; ils coopéreront, sympathiquement et énergiquement, à l'œuvre, toujours inachevée, du bonheur et du perfectionnement du genre humain.

Bref, la destinée de la philosophie positive n'est pas moins certaine que son objet et sa constitution ; sa mission est de se tenir, en permanence, à l'avant-garde de l'Humanité tout entière, dont l'avenir sera caractérisé, — suivant les lois de la dynamique sociale découvertes par Auguste Comte et dont l'exactitude se vérifie chaque jour, — par le développement simultané de l'esprit positif, de l'activité industrielle et pacifique, et de la sociabilité universelle.





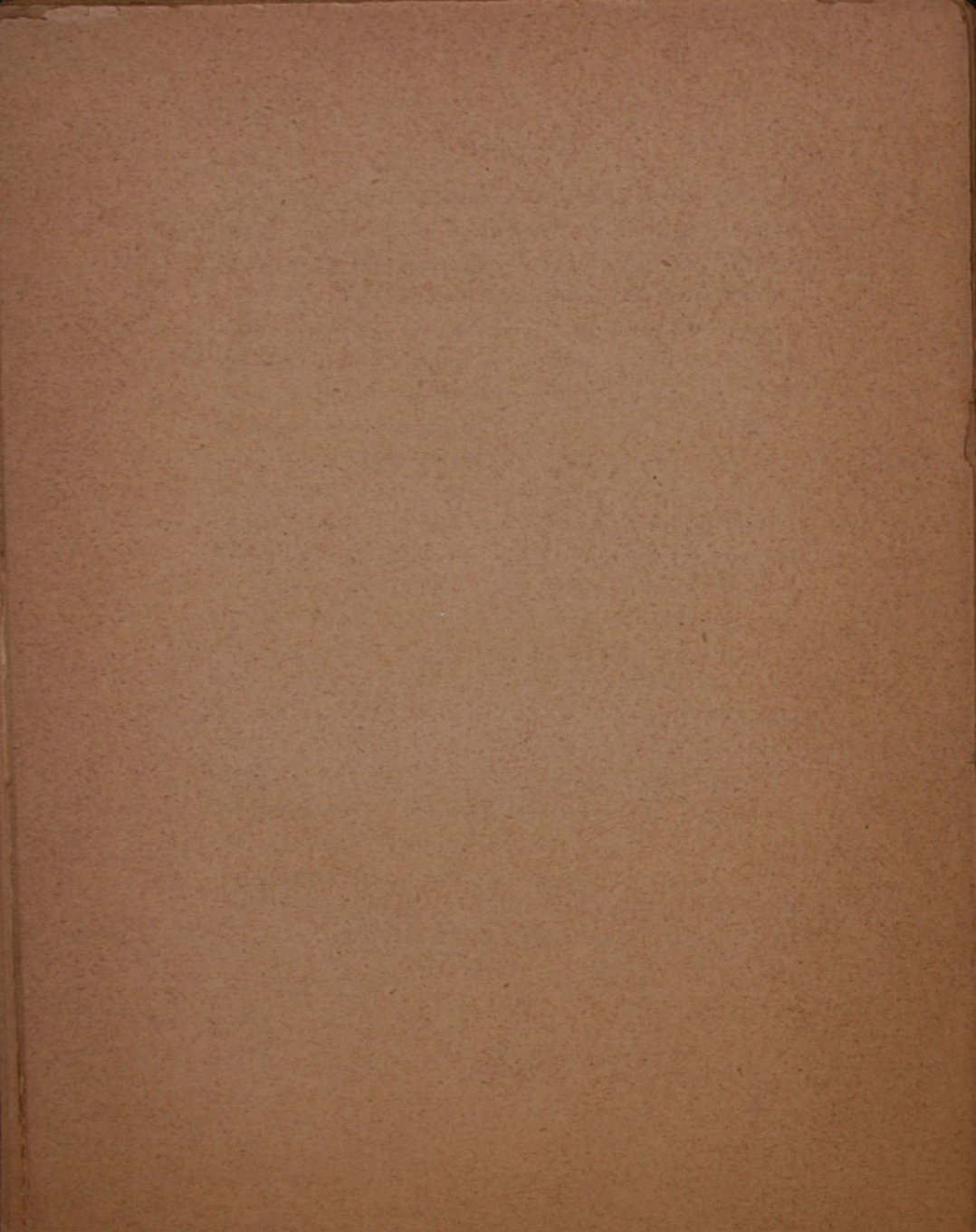


TABLE DES MATIÈRES





*PREMIÈRE PARTIE***Nécessité et principaux caractères  
de la philosophie positive**CHAPITRE I<sup>er</sup>

Loi générale des progrès de l'esprit humain..... 7

## CHAPITRE II

La philosophie positive est indispensable et inévitable..... 12

## CHAPITRE III

Caractères généraux de la philosophie positive.... 20

*DEUXIÈME PARTIE***Conception générale de la philosophie  
positive.**CHAPITRE I<sup>er</sup>

Nature encyclopédique et abstraite de la philosophie positive. — Constitution hiérarchique de ses éléments fondamentaux ..... 37



## CHAPITRE II

Appréciation sommaire de la valeur philosophique propre à chacun des éléments de la hiérarchie encyclopédique.....	47
--	----

## TROISIÈME PARTIE

**Destinée de la philosophie positive.**

La philosophie positive constitue une philosophie de l'histoire des sciences, un plan naturel d'éducation, une méthode générale de raisonnement ; elle éclaire l'activité pratique autant que la spéculation philosophique ; elle précise la notion d'humanité ; elle est seule capable d'universalité et d'éternité ; elle réalisera l'unité du genre humain.....	83
--	----



ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 18 Février 1904

PAR LA

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE

DE CHATEAUDUN



